

THÈME 5 : LA VIOLENCE DE MASSE

La presse locale permet également de travailler sur cette caractéristique de la Grande Guerre à travers les deux thèmes tout particulièrement retenus dans les programmes de 3e : le génocide arménien et la bataille de Verdun. On y ajoutera quelques articles permettant aussi d'illustrer les batailles de la Marne, de la Somme ainsi que celle des Dardanelles où sont tombés de nombreux Réunionnais.

Activités possibles :

1- Le génocide des Arméniens – Dans le cadre d'une activité croisée avec d'autres documents (voir par exemple la bande dessinée de L. Galandon et V. Nicaise, *Le cahier à fleurs*, Bamboo, 2010), deux petits articles qui montrent que dans le *Progrès* de 1916 on évoque l'ampleur du massacre en annonçant la mort de la moitié des deux millions d'Arméniens vivants en Turquie. (82-83)

2- La bataille de Verdun – 2- Il est possible de faire travailler les élèves sur cette bataille repère (localisation, acteurs, déroulement, importance dans les mémoires) en utilisant la presse locale de 1916 : citations pour faits d'armes (84), témoignages de poilus (85-86), poésie à la mémoire des poilus (87) compte-rendu des combats (88-89) et éloge de Pétain (90).

Très intéressant également pour une réflexion sur l'image de l'ennemi et sur la violence de masse cet article du *Peuple* du 27 avril 1916 se disant prêt à reconnaître le courage des Allemands dans l'enfer de Verdun, mais s'y refusant car ils restent avant tout des « Boches » (91).

3- La bataille de la Marne – Publication du compte-rendu fait par le bulletin officiel des armées. (92)

4- La bataille de la Somme – Un article du *Peuple*, le 15 septembre 1916, sur trois colonnes (93), permet de travailler sur les événements et sur le discours patriotique à croiser avec le témoignage de Marcel Fourcade, poilu blessé qui a participé à la bataille. (94)

5- La bataille des Dardanelles – Un très court article du *Progrès* du 19 août 1915 à la gloire des « héros réunionnais » morts dans cet affrontement (95), ainsi qu'un long article signé Philinte, du 22 août 1915(96), une courte brève du 23 août, à la gloire du poilu Léopold Glénac (97), et enfin deux courriers de ce dernier depuis le front turc, publiés le 25 août (98), permettent de mener une étude sur les champs lexicaux liés à la guerre et au patriotisme à l'égard de la « Mère très grande » tout en évoquant les sentiments et le quotidien d'un soldat créole.

Les massacres d'Arméniens

Athènes 1er novembre.

La semaine dernière, plusieurs centaines de femmes et de jeunes filles arméniennes ont été vendues comme esclaves. Dans les villages voisins de Scutari d'Asie, et à Constantinople même, un très grand nombre ont été enlevées par la police et distribuées aux officiers turcs et allemands et aux hauts fonctionnaires. Les hommes ont été fusillés en masse.

Les Massacres d'Arméniens

— » O » —

Rome, 22 décembre

La *Corrispondenza* reçoit des détails terribles sur les massacres d'Arméniens.

Sur deux millions d'Arméniens vivant en Turquie la moitié au moins aurait été tuée par les Turcs. L'évêque arménien Mgr Israelliaan, a été massacré en même temps que tout son clergé et les sœurs.

Trois autres évêques ont été tués. On n'a aucune nouvelle de huit autres évêques qui auraient suivi leur sort.

On sait seulement que Mgr VVas-hion est sauvé.

Nos Créoles au Front

Citation à l'ordre du jour avec Croix de guerre

« Bénard Emmanuel, caporal infirmier au 36^e régiment d'Infanterie; en campagne depuis Septembre 1914 après être rentré d'une colonie lointaine pour prendre sa place dans le rang. Caporal-infirmier modèle n'a cessé de faire preuve d'un inassable dévouement joint à un mépris du danger ».

N.B. — Beau fils du regretté Antoine Réboul le nouveau décoré avait quitté de sérieux intérêts à Java à la déclaration de guerre pour aller faire simplement son devoir. C'est sous les murs de Douaumont à la bataille de Verdun qu'il reçut cette citation.

M Emmanuel Bénard est le neveu de MM, René Bénard et Auguste Bénard.

Nos félicitations les plus vives.

A VERDUN

Nous extrayons d'une lettre particulière reçue de M. Palant les passages suivants :

« — Le poste de tirage où nos voitures amènent les blessés du front et d'où elles les emmènent sur les formations sanitaires de l'arrière, va être éloigné du front davantage, le poste actuel est trop bombardé...

Le 28 juin — Cette nuit il y a eu attaque des Boches. Quelle chose terrible que ces tirs de barrage par grosse artillerie ! Quel spectacle horrible, inouï ! Ceux qui supportent cela, ne doivent plus avoir peur.

Nous avons quelles pertes ! Il y a des compagnies réduites de 180 à 50, 40, 30 hommes ! Nous avons répondu par un tir de 75 et de 105.

Quel roulement !...

Lettre du Front

La lettre qu'on va lire a été adressée à M. Guizon l'estimé instituteur de St-Leu.

Outre son fils fait prisonnier en Alsace au début des hostilités, M. Guizon compte huit neveux sur le front.

Le 28 juin 1916

Mon cher Oncle,

Après 15 jours de permission, j'ai quitté X le 25 Mai et n'ai pu rejoindre mon régiment que le 28.

Enfin nous avons été dirigés sur Verdun, mais par étapes forcées qui nous ont bien taigués. Aussi en arrivant au cantonnement la première chose que nous avons faite ça été de nous coucher, je n'ai pas eu le courage d'écrire à personne. Le voyage a duré 15 jours.

Le 11 juin nous sommes arrivés dans un bois qui porte le nom de St-Pierre. Nous avons couché deux nuits dans la tente, sous les chênes. Le 13 au soir nous sommes partis pour prendre les tranchées. Nous avons marché toute la nuit dans les boyaux pleins de boue et d'eau. Je puis vous certifier que nous avons de la boue jusqu'au ventre et que jamais je ne m'étais vu dans un état pareil.

Le 14 au matin nous avons pris les tranchées deuxième ligne et le lendemain celles de première où nous sommes restés sept jours.

Notre secteur s'étendait entre le bois d'Avocourt et la côte 304 sur la rive gauche de la Meuse. Ma compagnie était en face du bois Carnard.

Depuis 1914 que je suis sur le front jamais je n'avais vu chose aussi terrible que là où nous étions ; je ne croyais pas en sortir sans être blessé, car les Boches bombardaient nos tranchées jour et nuit et avec de grosses pièces.

Ma compagnie a eu de la chance, il n'y a eu que deux tués et cinq blessés.

Quant à moi, je n'ai pas eu la moindre égratignure. Puissé je avoir cette chance jusqu'à la fin de la guerre.

Pour le moment nous sommes en repos dans un village à 35 kilom. de Verdun, mais pour combien de temps ?

Tous ceux qui ont assisté aux combats de Champagne, de la Marne, d'Arras etc., disent que ce n'était rien à côté de ce qui se passe à Verdun.

Je puis vous dire, cher Oncle, que le 286e n'existe plus, il a été dissous le 1er Juin. Mon bataillon fait partie du 252e et celui de XXe a passé au 339e.

Vous avez dû lire dans les journaux que notre glorieux drapeau qui s'est couvert de gloire au Grand-Couronné et à Champenoux a été porté à son dépôt. (celui du 286e au Puy.

Recevez, cher Oncle, mes sincères amitiés.

H. VINCENT
sergent du 252e
Secteur 120

POÈMES DU « PEUPLE »

— NO 1 —

CEUX DE VERDUN

Pour tous ceux-là qui, pour toujours,
dorment aux rives de la Meuse.

Les soldats qui sont morts à Verdun,
saintement,
Vont entrer demain dans l'Histoire,
Et leurs sublimes noms vivre éternelle-
ment
Dans l'auréole de la Gloire !

Car lorsque, fous de rage, enivrés par
l'éther,
Les Allemands fauves et rudes
Sont montés à l'assaut en ouragan de fer,
Ils ont lutté sans lassitude !

Pareils aux moissonneurs qui s'en vont
dans les blés
Et de leurs grandes faux luisantes
Fauchent les épis d'or à grands coups
redoublés,
A travers ces masses hurlantes,

Pendant longtemps, pendant des nuits,
pendant des jours,
Ils ont creusé d'immenses vides
Et lorsque les Germains appelaient des
secours,
Les renforts étaient tout livides.

Le rempart a tenu : sous ce furieux choc
Verdun, la vieille citadelle,
A résisté, toujours debout, comme un
grand roc
Au dessus des morts pêle-mêle.

Mais ce rempart sublime était bâti de
corps,
De jeunes corps pleins d'allégresse,
Qui gisent maintenant, tous raidis par
la mort
Dans la terre et dans la détresse.

Combien les pleureront, près de l'âtre,
longtemps,
Le soir lorsque passe la brise !
Et combien vont mourir, hélas, de ces
parents
Que la tristesse horrible brise !...

Puisque des Allemands, ils ont barré le
flot,
Il faut vénérer leur mémoire,
Il faut tâcher au moins d'apaiser les
sanglots
De leurs parents par de la gloire !
Octobre 1916.

L. Noël de V.

La Bataille de Verdun

—04—

Des journaux de Maurice nous ex-
trayons les *Moyennes* suivantes
recus à Natal. Ils sont d'un grand
intérêt pour nos lecteurs.

CABLOGRAMMES Viâ Natal

Londres 28 Février

Les correspondants de guerre alle-
mands disent que la bataille de Verdun
est la plus terrible qu'on ait enregistrée
l'histoire du monde. Ils confirment que
les pertes allemandes sont énormes.

Voici l'un des principaux épisodes de
la grande bataille, il fut pour théâtra-
le bois des Caures, où le génie français
aménagea soudainement une division enne-
mie. Voyant les Français s'enfuir de ce
bois, les Allemands y pénétrèrent lors-
qu'ils s'y furent assés, des mines éclatè-
rent soudain avec de terribles détona-
tions. Des débris d'arbres et de ca-
naves furent projetés en l'air. Il y eut des
cri déchirants, puis le silence se fit
dans le bois.

Les troupes franco-bourgeoises à Dou-
aumont furent exercées dans une po-
sition sur une colline de 1.200 pieds
d'altitude, se trouvant à l'ouest sous le
feu des canons français.

L'infanterie française entoura la col-
line. Les Allemands tâchant de se
rendre, aperçurent s'ouvrir un chemin par
le bord au qu'une contre-attaque ré-
foulait les Français et les laisserait
maîtres du terrain. Leur espérance ne se
réalisa pas. Les versants de la colline
étaient couverts de cadavres allemands.

À Douaumont les Français firent
sous un déluge d'obus géants qui rédui-
sant au pouvoir les arbres et les ro-
chers. Au milieu de ces ruines un artil-
leur français observait avec calme les
mouvements de l'ennemi et télépho-
nait ses observations. Soudain un gros éclat
et brisa les fils téléphoniques. Un lan-
cin sous la mitraille reprisa la ligne et se
cacha aussitôt dans l'entonnoir où il resta
jusqu'à ce que le bombardement eût
cessé.

Lorsqu'ils voyait avancer les masses
allemandes, l'artillerie française lançait
sur elles un déluge de projectiles. Les
mitrailleuses des Allemands, tranchant
sur le rouge étaient une excellente cible.
Lorsque la loi de l'artillerie française eût
été la plus grande violence, toute la
vallée sembla transformée en un vol-
can et à la sortie de ce volcan, les cano-
niers allemands formaient une barrière.
Ce fut une orgie de boucharie.

Sur un certain point les Français avança-
rent intentionnellement une position ob-
servant une superficie de deux milles et
demi qu'occupèrent aussitôt 4.900 Bran-
debourgeois.

Les Français, qui avaient 22 canons,
pus de la distance immédiatement pendant
quelques minutes et chargèrent ensuite. Ils
ne trouvèrent dans la position que 80
survivants sous des tas de cadavres des
Brandebourgeois.

Un volcan qui revient du front
déclare que la bataille de Verdun est la
plus sanglante de la guerre. Les Alle-
mands étaient massés en rang de 20
de profondeur. Les canons lourds fran-
çais et les 75 les fauchèrent comme une
faux. Finalement les mitrailleuses pla-
cées sur le front français de 5 yards en
5 yards achevèrent l'effroyable carnage. Le
maréchal ajouta : "Nous avons vu des
montagnes de cadavres se levant de leur
pieds sur la promesse de l'air par suite
du bombardement."

Le Kaiser était accompagné à Verdun
par une armée d'écrivains, de photogra-
phes, d'opérateurs de cinématographes,
des artistes, des poètes afin de préparer
des poésies joyeux pour Berlin où l'enthousiasme
est tombé.

Les Allemands sont exaspérés de la
résistance à leur avance et tentent de
faire de Verdun une autre Ypres. Des
obus de mort ont bien été lancés sur la
ville, la salubrité étant spécialement
honorée.

Le Kaiser vit la fleur de son armée tou-
chée en attaquant Douaumont. Une chute
de neige a recouvert des milliers de cadav-
res allemands. Tout le pays au nord de
Verdun est une boucharie.

Quand les généraux allemands dirent à
leur soldats à Verdun que l'armée de
réserve n'y est ni. Bénévolement, l'ennemi
se lui rendit avec un enthousiasme
inconnu. La Marseillaise fut chantée et
des cris de Vive la France furent
ouïes.

Les troupes qui ont obtenu ce succès
sont la plupart de la Bretagne. Le fort
lui-même fut pris et repris quatre fois.
Enfin les Bretons capturèrent les 2.000
Brandebourgeois qui furent pris comme
des rats dans une courtoisie.

De télégrammes de Genève dit qu'une
information reçue de M. de M. montre
que l'ennemi allemand est désorganisé
par le fait de l'échec de Verdun.

Les journaux suédois disent que le gé-
néral von Mackensen fit les plans et diri-
gea l'attaque des Allemands.

Les journaux de Paris sont pleins de

révélés par le héroïsme des troupes
françaises dans la première bataille. Ces
révélés prouvent que les troupes françaises
ne furent décimées que pour des raisons
stratégiques avec l'intention d'infliger la
maximum de pertes. Un régiment par
exemple reçut l'ordre de se retirer 6
fois afin d'amener les Allemands à la
portée des 75. A chaque fois des hec-
taires de morts furent faites. On estime
qu'une seule armée allemande de 45.000
hommes fut réduite à 3.000. D'où né-
cessairement d'un temps de repos à la fin du-
quel les Allemands doivent reconstruire
leur offensive avec des unités reconstruites.
De plus le champ de bataille est si
laboré par les obus qu'une étendue de 4
milles de large et sans tranchées et sans
chemins avec de la boue jusqu'à la por-
trite et est de plus, couverts de morts et
de débris.

Un officier français blessé qui comman-
dait les troupes tenant le village de
Douaumont, fait l'éloge de ses hommes
qui, dit-il, jurèrent de mourir plutôt
que de céder un pouce de terrain. Pen-
dant deux jours sans nourriture et sans
soin, au milieu d'un enfer d'obus,
qui détruisaient toutes les maisons dans
un bruit de tonnerre, les Français s'a-
vaient qu'un cri, des canonniers, avec
lesquelles ils fauchaient les Allemands.
Pas un Français ne bougea du village
et ils conquièrent ainsi l'admiration uni-
verselle.

Un capitaine d'infanterie qui est reve-
nu à Paris répondit quand on lui demandait
s'il avait eu peur, « Je ne sais. J'ai
ressenti un vertige extraordinaire. La vi-
sion du la campagne était simple-
ment stupéfiante, on avait indescriptible
qui projeté sur les murs. Le combat de-
vint mégalomane, ce me souviens que pen-
dant le plus fort de l'attaque à Dou-
aumont, j'ai fredonné pendant un heu-
re, un air de café concert. Plus à
faire un effort pour ne pas oublier le
moment où il était nécessaire de donner
l'ordre de faire feu »

Jusqu'à 5 généraux allemands ont été
tués à Verdun.

Le combat commença le mercredi, les
Français s'avançant en rangs compacts
travaillant parti du couvert avec intelligence.
Leurs postes furent insignifiantes, mal-
gré le bombardement allemand, mais un
corps d'élite allemand fut tué à l'arrière
du bois. Les Français étaient absolu-
ment en défilé. Vingt s'offrirent pour at-
taquer une meurtrière mitrailleuse ca-
chée dans un puits. Sautant entre les
arbres ils atteignirent les canonniers
tués et les transportèrent avec leurs
baïonnettes.

Les officiers allemands disent ouver-
tement que l'Allemagne ne peut tenir plus
longtemps si la guerre de tranchées se
prend fin. Le soldat n'est plus l'idole de
l'Allemand. La population dans la paix,
beaucoup plus qu'on ne le croit. Si la
batterie de Verdun n'est pas prise, ce
sera le plus terrible coup que l'Allemagne
aura reçu depuis le commencement de la
guerre.

L'ex-ambassadeur du Portugal à Ber-
lin, qui est récemment arrivé à Paris,
affirme que la mentalité en grande en Al-
lemagne, où l'esprit belliqueux n'existe
plus. Le peuple parle constamment de
la nécessité de la paix.

La note officielle française concernant
la bataille au nord de Verdun dit qu'on
se repose avec confiance sur la valeur des
soldats français et la clairvoyance de leurs
commandants. Elle fait ressortir l'opinion
des critiques militaires que la guerre des
tranchées a cessé à la bataille de Verdun
qui se poursuit sur la base d'opérations
de campagne, ce qui est surprenant, de-
vant une ville fortifiée. Elle fait remar-
quer que, même si les Allemands, dont
les pertes sont énormes, prennent
Verdun, ils ne trouveraient qu'une coque
vide, car les approvisionnements ont été
taillés depuis des mois.

Le kroepfer reçoit le commandement
avec l'ordre d'essayer de rétablir sa popu-
larité disparue en Allemagne.

Le sacrifice d'un quart de million
d'hommes n'était pas considéré comme
exorbitant, si le succès pouvait être
obtenu.

Les tranchées et les batteries fran-
çaises peinent en altitude et des sol-
dats blessés arrivés à Paris disent que le
carnage fait des allemands, est terrible. En
beaucoup d'endroits les morts bloquent
la rivière et forment des digues.

Les Français ne vont pas rester inactifs
pendant la bataille et des trains trans-
portant des troupes et des munitions ont
arrivé nuit et jour.

M. V. Varner Allen le représentant de
la presse anglaise auprès de l'armée fran-
çaise écrit que le récent échec coûteux des
attaques allemandes contre Verdun, con-
firme l'impression que les Français sont
complètement maîtres de la situation.
Les Allemands sans aucun doute, espé-
raient prendre Verdun, mais ils avaient
un autre but, celui de provoquer une of-
fensive prématurée des alliés sur le front
occidental, calculant que les Français étant
écrasés à Verdun demanderaient aux An-
glais de prendre l'offensive.

MADemoisELLE Le Journal de la Famille

Mademoiselle Le Journal de la Famille
est le plus agréable et le plus utile des
journaux de la famille. Elle est publiée
chaque semaine, le dimanche, et est
considérée comme le journal de la famille.
Elle est publiée par M. de M. dans le
dernier numéro que vous recevez en
adressant un T. P. de 0.10 au Journal
de la Famille, 23, Boulevard des Capucines,
Paris.

LA BATAILLE POUR VERDUN

« Les Assauts furieux de l'adversaire
se brisent à l'héroïque résistance de nos troupes »

Sur un prisonnier fait au cours des récents combats au nord de Verdun, on a trouvé un ordre du jour du général von Demling. Il y est dit :

J'espère que dans cette dernière offensive contre la France, le 15^e corps se distinguera comme précédemment.

C'est en effet une tentative suprême que l'Allemagne vient d'entreprendre contre la France. La saison sans doute, n'était pas propice. Mais l'Allemagne n'est plus la maladroite de l'heure. Le temps presse pour elle. D'impérieuses nécessités intérieures l'obligent à risquer coûte que coûte, son va tout.

C'est Verdun qu'elle a choisi comme objectif. Notre place forte de l'Est a toujours exercé sur son esprit une fascination. Est ce la présence de l'histoire et ses souvenirs de 1792 ? Outre Rhin, l'Argonne et Verdun furent toujours considérés comme les Thermopyles françaises. Le kaiser a d'abord jeté ses hordes sur Paris, et il n'a pu l'atteindre. Il a essayé ensuite de prendre Calais et il a essuyé le même insuccès. Après une inaction forcée de quatre mois, il veut aujourd'hui conquérir Verdun. La prise de cette ville lui est d'autant plus chère que depuis le début des hostilités, il l'a laissée annoncer deux ou trois fois.

Et puis, devant Verdun, c'est le Kronprinz qui commande. Il y est immobilisé depuis le mois de septembre 1914. Sa réputation militaire commence à avoir singulière besoin d'un lustre nouveau.

Aussi est-ce une formidable affaire qui vient d'être décauchée entre Brabant-sur-Meuse et Ornes, sur un front étroit de quatorze kilomètres, tandis que la bataille d'artillerie lui se sur une quarantaine de kilomètres jusque dans la région d'Estain. Le kaiser est venu en personne sur le théâtre occidental pour assister aux exploits de son fils. Le général von Demling, qui commande sous le Kronprinz, est un des meilleurs de l'Allemagne dispose contre nous.

La bataille pour Verdun semble être la plus considérable de toutes celles qui se sont engagées sur notre front. Elle n'a de comparable que son acharnement que la bataille de l'Yser, et encore est elle menée avec une plus grande densité d'hommes et surtout avec une plus complète et plus méthodique.

Voilà deux mois et demi, en effet, que les Allemands s'y disposent. Ils ont ramené contre Verdun tous les 420 et tous les 305 autrichiens disponibles, notamment l'artillerie lourde qu'ils ont retirée de la Serbie. Au mois de novembre, ils ont ramené de Serbie, et, après un rapide repos pris en Belgique, ils ont commencé sur le front de l'action qui se déroule actuellement.

En ce mois de janvier, deux corps nouveaux venaient renforcer les deux corps échoués en novembre.

Il y a là les meilleures troupes allemandes. Le corps de Brandebourg est le cédé à la réputation qu'il

la garde ; le 15^e qui est celui du général von Demling.

Il est indubitable que l'ennemi a concentré à l'élite de ses forces et tous les moyens matériels en sa possession. Nous avons déjà identifié 17 divisions qui nous sont opposées.

Il n'est pas possible encore, tandis que l'action est dans son plein, de prononcer sur elle aucun jugement définitif. Toutefois, elle a déjà présenté un certain nombre de caractères significatifs sur lesquels il convient d'insister. C'est d'abord la fantastique dépense d'artillerie faite par l'ennemi. Le théâtre de l'offensive a été littéralement submergé par des projectiles de tous calibres, surtout d'artillerie lourde. Or, si l'on compare l'attaque allemande à celle que nous avons faite en Champagne, au mois de septembre dernier, on constate qu'à notre artillerie avait réussi à faire taire complètement l'artillerie adverse. Il n'en est pas de même au nord de Verdun. Nos canons n'ont pas cessé de répondre coup pour coup, à l'adversaire et ils l'ont inondé du même déluge de fer.

En second lieu, l'Allemagne s'est livrée contre nous à une inconcevable prodigalité d'hommes. Elle a recommencé ses attaques en masses profondes. Elle a littéralement envoyé à la mort des bataillons, des régiments entiers qui ont fondu sous notre feu.

En regard, la tactique française a été constamment guidée par le souci de tenir, mais en épargnant dans toute la mesure du possible la vie de nos soldats. Aussi les pertes que nous avons éprouvées ne sont-elles en rien comparables à celles des Allemands. Toutes les fois que nous avons pu, dans nos abris de bombardement et supporter l'avalanche de projectiles dont on nous submergeait, nous l'avons fait. Sinon, l'ordre était donné d'un repli méthodique sur des positions en retrait. Lorsque des circonstances favorables se sont présentées, nous avons repris de vigoureuses contre-offensives qui nous ont rendu, à plusieurs reprises, une partie du terrain volontairement abandonné. On pourra avoir une idée de l'économie d'hommes qui n'a cessé d'être le principe essentiel du commandement en soignant que nous n'avons pas mis en ligne la septième partie des troupes que nous pouvions jeter dans l'action.

A l'heure actuelle, en définitive, nous occupons sur les hauteurs de Beaumont une position dont nous avons pu nous déloger les attaques les plus acharnées. Nous avons abandonné les villages de Haumont, de Brabant-sur-Meuse, et de Samogneux en reculant notre front en arrière de Samogneux et légèrement au sud d'Ornes. Mais à Samogneux même, l'ennemi continue à être pris sous le feu d'infanterie particulièrement meurtrier de nos batteries situées sur la rive gauche de la Meuse et nous avons, quand nous l'avons eu l'avantage d'échapper au tir de ses propres batteries qui dominaient le village d'Ornes.

L'ennemi ne rompu notre front

sur aucun point. Il a néanmoins consenti des sacrifices considérables, laissant sur le terrain des monceaux de cadavres. Nous avons résisté partout avec le minimum de pertes. Nous avons fait littéralement une hécatombe des troupes du Kronprinz.

Derrière notre première ligne de résistance pour le cas où elle viendrait à être débordée une seconde plus forte encore s'étend, puis une troisième, puis une quatrième encore. Verdun n'est pas encore près d'être pris, il n'est pas prêt d'être atteint. C'est avec la plus grande confiance que notre haut commandement considère l'entreprise désespérée de l'Allemagne.

La France entière partage cette confiance.

Du 4 Mars

L'OFFENSIVE DU KRONPRINZ

Des assauts acharnés
n'ont pu rompre
notre front

L'ennemi a laissé sur le terrain des monceaux de cadavres

C'est bien une sérieuse bataille qui se livre sous les murs de Verdun, en suite de la plus grande offensive que les Allemands aient prise depuis leur mémorable défaite des Flandres, quinze mois passés.

Nul doute ne peut plus être maintenu sur l'importance de l'attaque, conduite par masses extraites de sept corps d'armée sur un front étroit d'une douzaine de kilomètres. Le Kronprinz jette ses bataillons les uns après les autres, contre le mur de nos lignes fortifiées en avant du camp retranché, entre la Meuse et la plaine de Woëvre.

Dans cette opération brutale, naïve, le pense stratégique. L'armée allemande tonne, tête baissée, à la manière d'une bande de buffles. Nous avons fait trop d'insistance à l'égard de l'empire en écartant des probabilités une conception aussi primaire, qui consiste à rechercher un succès en passant par les unités, les des cadavres, vers de formidables positions, immédiatement couverts en arrière par une place de guerre entièrement outillée.

Mais libre à lui de décréter en d'effroyables hécatombes la moisson de ses soldats !

Donc, la lutte d'infanterie commencée le 21 février au soir, se poursuit jour et nuit sans arrêt, parmi l'assourdissant tonnerre des canons de tous calibres, — dans la seule région où l'ennemi a osé tenter. Et, devant l'assaut direct, les répétitions ordinaires de la bataille défensive sur lignes successives se déroulent.

La poussée première de l'ennemi a entraîné de notre côté la nécessité d'un mouvement de repli, sans doute dès à présent limité. Il faut considérer, en effet, que pour ses premiers pas, l'offensive allemande bénéficie de couvert et de chemins favorables sur un terrain inoulu.

Mais, dès à présent, écartée par ses efforts mêmes, elle se bute aux pentes dénudées de la vaste crête cotée 344, élevée sur quatre kilomètres depuis la Meuse jusqu'aux abords de Beaumont, et prolongée à l'est par les massifs et les ravins des Hautes-de-Meuse.

Sur la ligne ainsi constituée, et par suite d'une boucle de la rivière, le front se réduit à moins de dix mille mètres. Nous avons toute raison de croire que devant lui viendra expirer la vague allemande, quel-

Autour de la Guerre

L'âme indomptable de la France unanime, toutes ses espérances invincibles se reflètent clairement dans cet ordre du jour sublime et touchant que le général Pétain vient de lancer à ses troupes valeureuses : « Courage ! on les aura ! » Lui, le guerrier, sur qui repose la lourde charge de défendre Verdun il clame sa foi en la victoire française et la scelle pour toujours dans une phrase mémorable !

Ce n'est pas sans raison que le communiqué en fait mention et apprend ainsi au monde entier que le dénouement est proche qui marquera une nouvelle étape vers le triomphe du Droit et de la Liberté opprimés.

Maïs il y a encore autre chose : l'autorité du chef qui depuis cinquante jours au milieu de ses troupes brise sans fléchir les assauts furieux d'innombrables ennemis s'oppose à tous incontestablement. Ses rares qualités militaires l'ont élevé à la hauteur des Foch et des Sarrail ; dans cette lutte à mort dont le monde anxieux attend la solution, il a pris place au premier rang et recouvre à une heure aussi périlleuse les exploits de son prédécesseur qui sur les mêmes coteaux, dans les mêmes vallées avait su dans les premiers jours de Septembre 1914 arrêter l'invasion germanique, écarté la ruine de la France et des Alliés. Sous les murs de Verdun, deux de nos généraux ont écrit à jamais la mémoire de leurs noms, et nous autres Français qui suivons de loin la mêlée angossante, saluons avec reconnaissance et joignons dans un même sentiment d'admiration les émules de gloire, Sarrail et Pétain, qui ont ajouté une page de gloire à l'Histoire héroïque de la France éternelle. Plus que jamais la science éprouvée de nos commandants d'armée garantit l'avenir, et nous ajoutons à cela les signes manifestes de lassitude militaire et morale de nos ennemis, nous pouvons crier, nous autres les civils : « Tenons ; nous les aurons. » En effet, comme nous l'avons fait prévoir, la situation de nos forces combattant dans le saillant de Verdun s'améliore de plus en plus. Le maintien de nos défenses sur nos lignes actuelles équivaut à une véritable victoire stratégique, et le but recherché par le général Joffre, l'épuisement par l'usure, devient chaque jour une réalité plus vivante.

En parcourant les cablogrammes via Maurice nous avons été frappés de ce qui se passe aux Bakans : de graves événements se préparent que nous ignorons complètement ; il est vrai que ces nouvelles n'ayant aucun caractère officiel, on ne peut leur attacher qu'une importance relative. Cependant il semble impossible que l'Agence Reuter annonce la prolongation de la session du parlement roumain à la suite de la situation critique avec la Bulgarie, sans avoir de sérieux renseignements. En tout cas, ce fait ne fait que corroborer certains articles

de journaux métropolitains envisageant, il y a un mois, l'intervention roumaine comme un événement prochain. Il ne faudrait pas cependant oublier qu'on a maintes fois annoncé l'entrée en ligne de la Roumanie, et qu'une nouvelle affirmation ejusdem generis est bien faite pour provoquer en nous un certain scepticisme. Il conviendrait en conséquence de connaître de qui vient l'initiative des mesures vexatoires ; à en croire le cablogramme, le gouvernement roumain redouterait une surprise par les troupes bulgares ; cette éventualité nous ne pourrions comprendre ce geste de Ferdinand à l'heure même où il n'a pas trop de toutes ses forces réunies pour parer à une offensive possible des Alliés hors de la frontière grecque.

Nous serons plutôt enclins à penser qu'aujourd'hui le gouvernement roumain, après avoir mûrement pesé toutes ses chances, a résolu de se ranger sous la bannière des Alliés. Cependant comme les motifs d'intervention lui font défaut, il s'efforce de créer entre la Bulgarie et la Roumanie une atmosphère surchargée d'électricité où l'orage est sur le point d'éclater. Et puis, au besoin, il ne serait pas bien difficile de réclamer à sa voisine du Sud des bandes de territoires réputés comme peuplés de roumains, pour déclencher la tempête. Nous pouvons être certains, que les ministres des alliés travaillent ferme à Bucarest, en s'appuyant sur le parti interventionniste qui compte de multiples partisans. En envisageant les résultats de l'intervention roumaine, nous comprenons de quel poids pèseraient dans la balance six cents mille baïonnettes bien entraînées, et une artillerie complète. Le sort de la Bulgarie et de la Turquie pressées entre les deux branches d'un étau serait réglé en quelques jours, puis nos forces oubliées auraient vite fait de déblayer la Serbie menaçant par le sud la double-Monarchie.

Maïs encore une fois sachons rétrécir nos impatiences légitimes, et tout en espérant que la conscience roumaine à enfin choisi sa voie, attendons la suite des événements de peur de courir droit à une déillusion nouvelle.

MAIRIE DE SAINT PAUL

Avis

Le Maire de la Commune de Saint-Paul a l'honneur d'informer le public qu'il sera procédé à la Mairie de St Paul, le jeudi, 27 Avril courant, à neuf heures, à l'adjudication, sur soumissions scellées et timbrées, des fournitures nécessaires à la Commune et au Bureau de Bienfaisance pendant l'année 1916.

Les Cahiers des charges, contenant les clauses et conditions, sont déposés au Secrétariat de la Mairie où chacun peut en prendre connaissance tous les jours aux heures de bureau, les dimanches et jours fériés exceptés.

Pour le Maire et par ordre,
Le Secrétaire de Mairie
E. LE GARNISSON,

90 (Le Peuple 18
avril 1916)

La Bataille de Verdun

Au total, mieux on est renseigné sur la bataille de Verdun, et plus on se convainc que les Allemands avaient préparé cette bataille, qu'ils l'avaient mijotée, dirai-je, avec l'espoir évident d'en faire le triomphe définitif, le chef-d'œuvre absolu, le modèle pour les âges à venir, de toutes les ignominies savantes, de toutes les lâchetés méthodiques, de toute la barbarie scientifique, en un mot, en quoi se résume leur abominable kulture.

Et si cette constatation ne nous empêche pas de reconnaître que les fantassins boches se sont fait tuer courageusement, elle nous autorise du moins à refuser à ce courage l'hommage de cette admiration dont notre race fut toujours généreusement prodigue à l'égard de ses ennemis loyaux.

Pareille générosité de notre part envers les boches serait presque criminelle : car elle risquerait d'atténuer la haine, la haine raisonnée et sainte que nous devons cultiver d'autant plus contre ces bêtes féroces que nous sentons approcher davantage le moment où nous les tiendrons enfin à notre merci !

Du Petit Marseillais

en Artois, à Bois Le Pêtre et en Lorraine.

M. Poincaré visita les troupes des Vosges et d'Alsace, il fut chaleureusement accueilli par les populations.

Pétrograd — Dans la région de Bigo, nous repoussâmes les Allemands de 35 kilomètres.

Un sous-marin anglais coula un cuirassé turc « Haiderouli Barbarossa » dans la mer de Manara.

LES OPERATIONS DE LA GUERRE

Comment fut gagnée La Bataille de la Marne

Sous ce titre, le « Bulletin des Armées » publie le document suivant : La légitime curiosité du public français s'applique, parmi tous les événements de la guerre, avec une attention particulière, à la victoire de la Marne. L'heure n'est pas encore venue d'en raconter les détails. Mais on peut dès maintenant préciser les conditions dans lesquelles elle s'est livrée et les ordres qui l'ont préparée.

Le premier de ces ordres date du 25 août. Il est ainsi conçu :

1. La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer, à notre gauche, par la jonction des 4^e et 5^e armées, de l'armée anglaise et de forces nouvelles prélevées sur la région de l'est, une masse capable de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront le temps nécessaire les efforts de l'ennemi.

Le mouvement de repli est réglé de manière à réaliser le dispositif suivant, préparatoire à l'offensive.

Dans la région d'Amiens, un nouveau groupement de forces constituées par les éléments transportés en chemin de fer (7^e corps, 4 divisions de réserve, et peut-être un autre corps d'armée actif), groupe du 27 août au 2 septembre. Ce groupement sera prêt à passer à l'offensive en direction générale Saint-Pol-Arras ou Arras-Bapaume.

La même instruction générale du 25 août fixe les zones de marche des armées et prescrit :

Le mouvement sera couvert par des arrière-gardes laissées sur les coupures favorables du terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter par des contre-attaques, courtes et violentes, dont l'élément principal sera l'artillerie, la marche de l'ennemi, ou tout au moins la retarder.

J. JOFFRE.

Le but de la manœuvre et ainsi, dès 25 août, clairement fixé ; elle prépare son point d'attaque défensive, mais l'offensive qui reprise dès que les circonstances paraîtront favorables.

Du 25 août au 4 septembre, les ordres de repli s'exécutent. Mais la rapidité de marche de l'aile droite ennemie, les délais nécessaires à l'armée britannique pour se compléter et se renforcer, certaines difficultés dans nos transports, provenant de l'engorgement des voies ferrées par les évacuations de Paris, obligent les débarquements d'une partie des troupes envoyées de l'est au général Maunoury à s'exécuter plus au sud qu'il n'avait été prévu le 25 août. L'offensive en est retardée.

Le 4 septembre, les reconnaissances de notre cavalerie, celles des avions de l'armée britannique, de l'armée Maunoury et du gouvernement militaire de Paris, font connaître que la droite allemande (armée Kluck) infléchit sa marche vers le sud-Est (Meaux et Coulommiers), abandonnant la direction de Paris.

Or, à ce moment, notre ancienne armée de gauche (3^e armée) est prête à aborder de front les colonnes allemandes et elle est prolongée, vers le nord-ouest, par l'armée britannique et l'armée Maunoury, orientée au nord-est de la capitale.

Le dispositif recherché par l'insurrection du 25 août pour la reprise de l'offensive est donc réalisé : nous éclapons à l'envolvement ; nous prenons la forme enveloppante. Les ailes de notre dispositif trouvent, dans leur contact avec les places de Paris et de Verdun, appui et facilité de manœuvres. Aussitôt, le général en chef décide de passer à l'attaque et donne dans la soirée du 4 septembre, l'ordre général suivant :

1. Il convient de profiter de la situation avantageuse de la première armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême gauche. Toutes dispositions seront prises, dans la journée du 5 septembre en vue de partir à l'attaque le 6 :

2^a Le dispositif à réaliser pour le 5 septembre au soir sera :

a) Toutes les forces disponibles de la 6^e armée, au nord-est de Meaux, prêtes à franchir l'Ourocq, entre Lâzy-sur-Ourocq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry ; les éléments disponibles du 1^{er} corps de cavalerie qui sont à proximité seront aux ordres du général Nancury pour cette opération ;

b) L'armée anglaise, établie sur le front Changi-Coulommiers, face à l'est prêt à attaquer en direction générale Montmirail.

c) La 5^e armée, resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon, Esternay Suzanne, prête à attaquer en direction générale sud-nord ; le 2^e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la 5^e armée ;

d) La 9^e armée (1) couvrira la droite de la 5^e armée, en tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond, et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne ;

3^a L'offensive sera prise par ces différentes armées, le 6 septembre, dès le matin.

J. JOFFRE.

Dès le lendemain matin, des ordres sont donnés en conséquence aux 4^e et 5^e armées opérant à la droite des précédentes.

4^e armée. — Demain, 6 septembre, nos armées de gauche attaqueront de front et de flanc les 1^{re} et 2^e armées allemandes. La 4^e armée, arrêtant son mouvement vers le sud, fera tête à l'ennemi, en liant son mouvement à celui de la 3^e armée qui, débouchant au nord de Revigny, prend l'offensive en se portant vers l'ouest.

3^e armée. — La 3^e armée, se couvrant vers le nord-est, débouchera vers l'ouest pour attaquer le flanc gauche des forces ennemies qui marchent à l'ouest de l'Argonne. Elle liera son action à celle de la 4^e armée, qui a l'ordre de faire tête à l'ennemi.

Le 6 septembre au matin, enfin le général en chef adresse aux armées une proclamation — qu'on a pris à tort pour un ordre tactique et qui n'était en réalité qu'un appel au dévouement des troupes ; cette proclamation souvent publiée, était ainsi conçue :

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière tous les efforts doivent être employés à attaquer et à repousser l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Tels sont les ordres qui ont préparé la bataille d'où est sortie notre victoire conçue, dès le 25 août, dans son but et dans ses moyens.

Les Alliés et la Grèce

Les gouvernements alliés n'ont apparemment point renoncé à obtenir de la Grèce sa collaboration militaire et maritime. Les dépêches du jour nous apprennent, en effet, que leurs représentants à Athènes ont fait auprès du premier ministre une démarche dont on ignore encore, dans le public, la nature et le résultat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une proposition ferme

du être faite à M. Gounaris. Il a sans doute demandé le temps de la réflexion, et sorte que nous ne saurons pas avant quelques jours quelle est la décision du gouvernement royal. Les ministres de la Triple Entente avaient déjà donné plusieurs coups de sonde dans les cercles dirigeants d'Athènes, mais c'est bien, semble-t-il la première fois qu'ils se livrent à une démarche collective auprès du chef du gouvernement hellénique. On a ainsi abordé franchement et carrément le problème. C'est dire toute l'importance que doit avoir l'action qui nous est signalée aujourd'hui.

Idéal Cinéma

PROGRAMME

Du Jeudi 12 Août 1915

DON QUICHOTTE

par Miquel de Cervantès en 3 parties

Extraite

LE CŒUR ET LA RAISON

(drame en deux parties couleurs)

Deux films de la guerre actuelle Un comique.

Boisoir

Prix des Places

Premières. 1 fr. Secondes 0 fr. 50

**Association des anciens
Elèves du Lycée**

Communiqué

Le Président à l'honneur de porter à la connaissance des membres de l'Association des Anciens Elèves du Lycée que l'Assemblée générale annuelle est fixée au dimanche 15 août courant, à 9 heures du matin, au Lycée Lecoute de Lisie, salle des Professeurs

Ordre du Jour

1. Election des présidents et vice-présidents ;
2. Remplacement des membres sortants ;
3. Compte-rendu de la gestion du comité ;
4. Approbation des comptes du trésorier.

Les camarades des quartiers qui ne pourront répondre à la convocation sont priés d'adresser leur procuration à des sociétaires résidant à Saint-Denis.

Etat-Civil

Du 10 Août 1915

Naissances

Marie Angéline Germain, Antoine Gautin, Albert Frédéric Bidois, Léon Malatoumy.

Décès

François Rubégné 45 ans rue la Boucnerie Dame Albert Bouneau 70 ans Petite-elle Veuve Emie Darisy 54 ans route Nationale Madeleine Chiron 36 ans Hôpital Civil, Louis Auguste Pierre Clain 62 ans rue Alsace.

FAILLITE CHAN-HINE

Par jugement du Tribunal de Commerce de St-Denis du 2 Août 1915, M. Chan-Hine, commerçant à St-Denis, a été déclaré en état de faillite.

Juge-Commissaire : M. Meneault
Syndic-provisoire : M. Jules Rieul.
Les créanciers de cette faillite sont invités à se rendre au Tribunal de St-Denis le Mercredi 13 Août 1915 à 3 heures du soir pour assister à l'Assemblée dans laquelle ils doivent être consultés, tant sur la composition de l'état des créanciers présumés que sur la nomination de nouveaux syndics et l'élection de un ou deux contrôleurs.

Le Greffier du Tribunal.

H. VASSAL

92 (Le Progrès 12 août 1915)

Autour de la Guerre

La grande offensive s'étend à tous les fronts de bataille depuis trois jours et les Alliés remportent partout des succès de plus en plus importants. Le front occidental très actif depuis le début de Septembre vient de subir un changement ; à la suite de notre vigoureuse action menée avec un élan irrésistible nos troupes viennent de marquer une sérieuse avance sur un front de 6 kilomètres entre Comblès et la Somme. Le succès obtenu en moins de trente minutes, comme nous le dit le communiqué, est un indice que la résistance allemande est fort compromise pour des raisons matérielles de premier ordre.

D'abord la supériorité de notre artillerie nous permet de conserver le dessus en imposant à l'adversaire soit une réplique fort coûteuse, soit l'obligation d'abandonner ses positions qui deviennent intenable. Ensuite, et cela il faut le retenir, la supériorité numérique par suite des vides qui se sont produits régulièrement depuis le mois de Février dans les rangs ennemis, nous donne l'avantage de contrebattre des forces ou des groupes de forces affaiblis et incomplets.

Notre belle infanterie, dont Péloge n'est plus à faire depuis le bel exemple qu'elle a donné à Verdun et dans bien d'autres circonstances, n'a pas besoin d'être poussée au combat. Elle a conscience de la noble tâche qu'elle doit accomplir et, avec l'aide de ses chefs, elle s'avance toujours invincible parce que décidée de vaincre.

La bataille de la Somme jusqu'ici n'avait été qu'une période de préparation, son but à notre avis était de décongestionner Verdun en même temps qu'elle devait imposer aux Allemands un sacrifice de plus. Ce but a été atteint ; les Allemands ont abandonné leur projet imbécile de prendre notre place forte de l'Est, et ils ont dû faire face à cet appel de forces,

essayer d'arrêter la violente ruée. La bataille à l'heure actuelle est à une phase intéressante ; la défaite allemande est belle et elle promet d'être grave. En effet, nos progrès s'accroissant à ce point sur la troisième ligne ennemie, la trouée se forme nettement et nous sommes déjà maîtres de la route de Béthune à Péronne. Nos troupes ne tarderont pas, par un nouveau bond en avant, de se placer sur la grande voie Bapaume-Péronne qu'elles détiendront complètement et qui n'a pourra plus leur échapper.

Dans l'état actuel des choses, chaque pas en avant est un succès important, puisque petit à petit il nous sera facile d'atteindre l'objectif indispensable. Si la bataille cesse momentanément, il faut s'attendre à une réaction allemande ; car les Allemands doivent se rendre compte de la gravité de la situation. Mais qu'importe qu'ils contre-attaquent ? Ils ne pourront nous déloger des positions que nous venons de prendre ; nous les conserverons et c'est de là que nous nous élancerons demain à l'assaut de leurs souterrains en dépit de leurs mitrailleuses et de leurs gaz asphyxiants.

En Macédoine comme sur la Somme les Franco-Anglais donnent la chasse à l'adversaire. La marche en avant a bien commencé et les souterrains bulgares sont évacués à notre approche. D'après la rédaction du communiqué de Salonique, les Bulgares ont organisé une sérieuse résistance et la bataille n'a pas eu lieu contre leurs postes avancés, puisque leurs pertes ont été lourdes. Les troupes du général Sarrail ont bel et bien pris l'offensive si attendue depuis longtemps et les premiers résultats de leur action sont satisfaisants. A bientôt d'autres événements plus conséquents, la défaite d'une armée trop faible pour soutenir sur un front aussi étendu un choc aussi violent.

Comme parallèle à notre première victoire en Macédoine, l'armée roumaine qui a fait sa jonction avec l'armée russe sur le Maros à plus de cinquante kilomètres au sud de Kimpolung, en pleine Transylvanie, presse éner-

giquement les forces de Mackensen qui battent en retraite. Elle fait des prisonniers et prend du matériel ; elle est sur la voie de la victoire. Opérant en jonction avec les Russes elle va dans quelques jours porter un coup décisif à son adversaire qui n'est pas en mesure de lui opposer la moindre résistance capable de nuire à la réalisation de ses plans.

Fière réponse d'un officier grec

Salonique 25 juin.

On commente avec satisfaction la fière réponse du commandant du fort d'Indgenez au parlementaire bulgare qui était venu le sommer de rendre le fort. Comme le commandant refusait, le délégué déclara qu'il serait télégraphier d'Athènes l'ordre d'abandonner le fort et ses dépendances.

Le commandant répondit alors : « Il n'y a pas d'ordre télégraphique ou téléphonique qui tienne. Si vous voulez le fort, prenez-le, mais je vous prévins que je vous recevrai à coups de canon et de fusil, tant que j'aurai des obus et des cartouches, et ensuite, je me ferai sauter avec lui quand je ne pourrai plus le défendre »

Ces héroïques paroles n'ont été publiées nulle part, mais elles sont rapportées de bouche en bouche, et causent un réel soulagement.

A VENDRE

pour cause de départ

— 10 —

Le bel IMMEUBLE de Madame
Vve LESINER rue de Paris No 121

S'adresser sur les lieux.

Bureau de Recrutement

Note Rectificative

En raison du retard dans l'arrivée du SYDNEY, les convocations pour la prochaine Commission de Retour ne devront être retirées qu'à partir du 22 au lieu du 15 Septembre, comme il avait été dit d'abord. St-Denis, le 12 Septembre 1916,

Le Commandant de Recrutement,
JEANSEN

ront certainement à transformer le mandat, qui leur a été confié, en un instrument de vengeance ou de représailles contre telle ou telle personnalité.

Rien au contraire nos conseillers généraux s'inspirant du bel exemple de discipline républicaine donné par leurs amis Gasparin et Boussolet ne failliront pas un seule fois au vieux principe républicain. «Tous pour un et un pour tous».

LE PEUPLE

M. Jules Palant

Une lettre particulière nous apprend que M. J. Palant professeur au Lycée Leconte de Lisle, Conseiller Municipal, a été cité à l'ordre du jour de sa Division et décoré de la Croix de guerre pendant les terribles batailles de Verdun des premiers jours de juillet.

Le PEUPLE est heureux et fier de la distinction dont vient d'être l'objet ce vaillant démocrate qui remplit avec courage et abnégation son devoir de défenseur de la patrie.

Ainsi tombent tous les racontars malveillants qui l'ont suivi en France depuis son départ.

Espérons qu'une certaine presse qui le traitait d'embusqué se décidera à reconnaître qu'elle s'est grossièrement trompée.

Nous publierons cette citation dès qu'elle nous parviendra.

Les Réunionnais au Feu

Marcel Fourcade

M. Marcel Fourcade qui se trouvait sur le front de la Somme depuis le commencement de Mars a pris part à l'offensive de la Somme des premiers jours de juillet. Notre compatriote a été blessé à la cheville par un éclat d'obus de 150.

Nous reproduisons sa lettre.

Hopital d'évacuation de Wiencourt
Mardi 4 Juillet 1916

En montant à l'assaut du village d'Asservillers, au sud de la Somme, j'ai été blessé d'un éclat d'obus de 150 au pied gauche, juste sous la cheville dans le creux.

Le tendon n'a pas été coupé. Je pourrai reprendre du service.

Je n'ai pu encore être évacué à l'intérieur. Ce sera peut-être pour ce matin. J'ignore où j'irai, mais je tâcherai de profiter du repos que l'on m'accordera. J'en ai besoin après les jours terribles que mon bataillon vient de vivre. J'ai perdu plusieurs bons camarades, mais en général plus de blessés que de morts. Nous avons fait pas mal de prisonniers.

Montés à l'assaut, à 9 h. 1/2, un quart d'heure après une demi-section de chez nous avait fait plus de 130 prisonniers.

Nous nous sommes avancés au-delà du point qui nous était assigné sans trop de pertes. Il était 12 heures, temps très clair. Les saucisses boches nous observaient et réglèrent le tir de l'artillerie ennemie. C'est à ce moment que les obus tombaient comme grêle d'un côté comme de l'autre. Un lieutenant de ma compagnie est blessé au côté. Notre commandant de compagnie nous donne ordre de le suivre, de nous réloger dans un boyau commencé par les boches pour l'achever. Un par un nous nous élançons, quand je reçois l'éclat d'un obus qui tom-

be à 1 m.50 de moi. Mon fusil reste sur le sol, je trouve ensuite la force et le courage de me lever, de courir dans le boyau où je rejoins le lieutenant, le sergent fourrier, mon sergent. Je me déchausse, trouve l'éclat d'obus (que je conserve) gros comme l'index. Un camarade me fait un pansement. Mais le petit boyau est repéré. Les obus ne cessent de tomber près de nous trop en avant ou trop en arrière. Les nôtres creusent toujours le boyau. J'attends que la rafale passe. Et me voilà à travers la plaine, rampant, avec tout ce que j'ai de force et de courage j'ai perdu beaucoup de sang et n'ai été pansé qu'avant hier au poste d'où je vous envoie ces mots) sur un parcours de 1.000 mètres, traversant un sol labouré, défoncé complètement — Oh ! mes genoux. — Enfin brisé de fatigue, j'échoue à un poste téléphonique où deux aimables capitaines, un maréchal des logis d'artillerie me réconfortent de paroles et de pinard. Ils ont l'amabilité d'appeler des brancardiers du 265e qui a pris part à la bataille à notre droite et anévié le village de Fay. On me porte au poste de secours boche. De là des prisonniers nous portent sur des brancards jusqu'aux baraquettes de Foucaucourt. On m'installe dans une voiture ambulance, on me met ensuite dans une auto. J'arrive à l'église d'Harbonnière où je reçois une piqure antiseptique. Enfin une auto nous prend et nous conduit à Wiencourt.

J'ai pu dormir malgré la souffrance, j'ai un os brisé mais ce n'est rien comme je vous le disais en commençant.

Je vous écris couché sur le côté droit, seule position tenable. Je n'ai pas toutes mes aises.

La prise d'Asservillers aura coûté pas mal de monde à ma compagnie. Il fallait voir les colons monter à l'assaut : on a comparé l'infanterie coloniale à la garde prussienne. Nos marouins ont eu effet de l'élan et ils marchent à la mort avec un courage et un sang froid qui déconcertent. Demandez le plutôt aux Boches. D'ailleurs ils nous pardonnent rarement.

M. Marcel Fourcade nous a écrit ensuite à la date du 17 juillet de Paris où il se trouve en traitement.

Le roi d'Annam est envoyé à la Réunion

Nous avons annoncé il y a quelques semaines, que le jeune roi d'Annam s'était enfui de son palais de Hué et avait dû être repris et incarcéré par les autorités françaises de l'Indochine.

A la suite de perquisitions opérées dans son palais, le gouvernement local a acquis l'assurance que le jeune souverain entretenait depuis plus d'un an des relations avec des gens suspects battant en brèche l'influence française dans le Protectorat. A la suite de ces découvertes, il a été décidé que le roi et son père seraient expulsés de l'Indochine et envoyés à la Réunion.

Notre colonie de l'Océan Indien qui va avoir ainsi à donner l'hospitalité aux deux personnages précités et à leur suite avait, jadis, été assignée comme résidence à l'ancien sultan des Comores, Saïd-Ali décédé tout récemment. On estime à près de 100.000 francs les sommes qui seront allouées au roi et à sa suite pour subvenir à leur entretien.



L'HORAIRE

Devant le « tolle » formidable qui s'élève contre l'Horaire du C. P. R. Il nous est agréable de faire remarquer que, bien avant l'application de cette défectueuse marche des trains et alors que personne ne s'occupait encore d'en discuter les termes connus le « Progrès » a été le seul journal à dénoncer tous les inconvénients sur lesquels s'est faite aujourd'hui l'unanimité de la protestation du pays.



LES DARDANELLES

L'« Officiel » publie quelques noms de héros réunionnais tombés aux Dardanelles sur le sanglant rocher de la presqu'île de Gallipoli. Hélas ! la liste n'est pas close...

Les Dardanelles!... voilà un nom qui désormais a une place spéciale dans notre Histoire et qui résonnera douloureusement au cœur de nos mères.

C'est là où sont appelés à se battre nos soldats ; c'est cette terre qui a déjà reçu le bain le plus large du sang sacré de nos enfants ; c'est vers ce prestigieux rivage d'Orient si semblable au nôtre par sa magique nature et par son ciel aussi doux, aussi clair, aussi harmonieusement étoilé que le ciel de Bourbon que sont tournés les yeux de tous ceux de chez nous qui ont donné leurs fils à la Patrie et qui, d'avance, en leur cœur, ont consenti le suprême sacrifice.



SERIE DE VOLS

Il y a eu une série de vols dimanche en plein jour. Nous avons rapporté hier le vol dont a été victime Mademoiselle A. rue la Boucherie.

Une autre couturière Mademoiselle C. a aussi été dévalisée dimanche. On lui a également enlevé des coupons et tous ses vêtements.



Cablogrammes Havas

Tananarive, le 20 à 10 h 40

La lutte de l'artillerie est toujours intense sur une majeure partie du front, notamment à Roye; où notre feu atteignit des trains convois ennemis en Champagne et en Woivre.

En Argonne une mine explosa sans occasionner de dégâts. Au cours de l'action qui nous permit de réaliser hier en Artois des gains appréciables; nous fîmes des prisonniers et primes des mitrailleuses.

Onques: Un vapeur anglais « Arbric » fut torpillé près de Festnet littoral du sud Irlandais tous les passagers furent sauvés, six marins périrent.

Saint-Denis le 22 Août 1915



L'Actualité

Morts d'Orient...

Un bruit est venu me surprendre dans ma solitude et me serrer le cœur d'une étreinte douloureuse.

On dit qu'aux Dardanelles, lors du sanglant combat qui s'y est livré le 21 22 et 23 Mai dernier et où prit part le contingent Réunionnais, nombre des nôtres furent trouvés parmi les blessés et les morts.

Il y eut même des disparus, broyés par la mitraille, le corps jeté aux quatre vents en morceaux, en miettes, ou emmenés prisonniers par les Turcs on ne sait où?

Et j'ai trsssailli profondément, tout s'obscurcit autour de moi ou plutôt en moi.

Nous commençons à payer notre dette à la Patrie, dette sacrée devant laquelle personne ne recule parce que c'est le cœur qui la donne et que c'est la France qui la reçoit.

J'avais bien le pressentiment de ce qui allait arriver lorsque, à la porte de la Caserne, je les voyais défiler d'un pas alerte, et se diriger vers le train qui devait les emporter les uns pour toujours, ces braves gosses, ces hommes faits, ces pères de familles dont un peu de

leur sang et de leur chair restait ici.

Je me disais que ce n'était pas sous le ciel froid des Flandres, dans les forêts de l'Argonne, en Alsace que la majorité de nos enfants, fils aimés du soleil, devaient se rendre pour payer à la Mère très Grande, qui s'appelle la France, la dette que tous ses enfants lui doivent.

C'était là-bas, au bout de cette Méditerranée que les Romains appelaient notre mer et que les Alliés désirent et teront la leur entièrement, intégralement.

C'est vers le chaud soleil d'Orient que ceux que le général Alphonse Daudet appelait avec un rare bonheur d'expression les « pays chauds » se dirigeaient. Ils avaient reçu un ordre. Ils y obtempéraient avec joie, avec dans l'âme du créole qui n'a pas vu beaucoup de pays, pour qui même l'intérieur de son île est inconnu, une curiosité qui doublait son courage et mettait du panache à sa cranerie.

Et ils allèrent vers ces somptueuses villes qui sont de purs joyaux de la civilisation ottomane, villes vieilles et remplies d'histoires dont retentit le monde.

Smyrne, Stamboul, Constantinople, la vieille Bizance qui vécut tant de drames et d'où sortirent tant d'armées parées, armées pour la conquête du monde latin.

Nous ne savais malheureusement aucun détail de ce qui se passa en mai, en juin et en juillet dans cette étroite et interminable goulotte des Dardanelles parsemée de mines, ceinturée de torts où périrent le « Bouvet » dont l'agonie s'arçola d'un couplet de Marseillaise chanté comme un coup

de clairon par nos marins valeureux.

Les détails nous manquent ou me manquent. Mais la bataille, la lutte pour percer la muraille de poitrines turques, pour forcer, ainsi qu'un fer rouge qui entre dans la pierre, les Dardanelles, a dû être terrible.

Et je comprends que les créoles qui y ont pris part, tous ceux que j'ai connus à Saint-Denis, tous ceux qui m'ont touché la main, à qui sont allés mes derniers regards, blancs, noirs, bourgeois ou ouvriers, ont fait là leur devoir, tout leur devoir.

Les Croisés, il y a quelque dix siècles firent résonner le sol mahométan de leurs éperons d'or. Ils avaient à leur tête princes, ducs, marquis et comtes. Ils sauvaient la Chrétienté du joug mahométan, joug moral puissant et formidable entre les mains de ceux qui savent s'en servir.

Français de France, Anglais des Colonies, Australiens, Français des Colonies, Réunionnais, nouveaux croisés nous renouvelons leur geste pour lutter, pour le Droit, contre l'Injustice, pour sauvegarder notre Liberté et celle du Monde. Les deux mouvements, les deux gestes, les deux Croisades se valent!

Je viens de recevoir le « Progrès ». Il relate le récit fait par un des nôtres, par un de ceux qui furent présents à la bataille, qui, le Lebel à la main, fit le coup de feu avec sur la tête la voûte de la mitraille et des schapnels.

En lisant ce récit on tressaille, on frémit tout entier. On semble tout voir... les blessés, les morts en tas, la charge... Le canon qui fait dans les rangs les plus sanglantes trouées, la marmite dont les éclats sont des éclats de mort. La vision du meurtre s'affirme, se matérialise. Par un effort de la pensée reprise on la fait s'évanouir. Mais on rêve tristement après qu'elle a disparu.

Tout cela se passe au loin... Il se passe d'autres choses ici, dans nos foyers où manque le père ou le frère, dans la modeste case. Et c'est plus touchant. Le cœur en est plus profondément pénétré.

Les mères, les épouses prient le soir. Ah! si l'on pouvait, à certaines heures, tel un nouvel Asinodéc, soulever les toits de plusieurs

de nos maisons les plus somptueuses comme les plus pauvres, on verrait ces pauvres femmes, rendues égales par la souffrance et la crainte, prier à deux genoux et les mains jointes sur leur poitrine où bat un cœur désespéré!

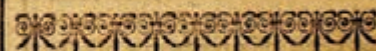
C'est que le fils, le père, l'amant est là-bas, aux Dardanelles, sous le ciel doucement bleu d'Orient d'où descendent le jour tant d'invincibles caresses et le soir tant de charmes et de voluptés.

Ciel pareil au nôtre, mais, hélas! maudit et hai de nos femmes à genoux parce qu'il recevra ou déjà a reçu le dernier soupir ou les gémissements d'un enfant de notre pays.

Oui, priez femmes créoles. Mais aussi ayez confiance. La bataille s'annonce belle. La victoire est au bout de l'effort immense fait par ceux de France, comme par ceux d'ici.

Les bons moissonneurs sont entrés dans le champ, la faux à la main. Ils nous préparent, au prix de leur sang et de leur sueur un avenir de bonté et d'entière sécurité, de calme et de paix... Ils nous font un chemin. Nous y entrerons avec d'autant plus de fierté et d'assurance que nous y trouverons « la trace de leur vertu ».

Philinte.



Fâcheux Présage

Encore un... et des plus sombres. La foudre vient de tomber sur le monument de Bismarck à Stosdorf.

La couronne impériale sculptée dans le piédestal a été réduite en miettes. Ce n'est point le cas de dire que les morceaux en sont bons.

A l'ordre du Jour

Monsieur Adrien Jacques Adam de Villiers fils de l'honorable propriétaire de Ste Rose qui est sur le front occidental a été cité à l'ordre du Jour de l'Armée.

Toutes nos patriotiques félicitations à ce valeureux Réunionnais et à ses parents.

Léopold Glénac

—«O»—

Le « Progrès » est de plus en plus favorisé. C'est à nous qu'on s'adresse pour la publication des lettres de nos soldats sur le front. Nous en sommes fiers. Nous en remercions, profondément les familles qui veulent bien confier à nos colonnes qui sont les plus répandues, les missives de leurs enfants. Cela fait tant plaisir de lire imprimée la prose du fils qui se bat là-bas en héros et qui ramasse de la gloire à pleins bras pour le petit pays lointain et pour la grande Patrie aimée.

Nous avons plus loin le plaisir d'offrir à nos lecteurs la lettre de Léopold Glénac soldat du corps expéditionnaire d'Orient.

Glénac est originaire de St-Gilles-les-Hauts.

Comme tous nos Réunionnais il a fait son devoir avec l'intrépidité, le courage, la vaillance qui caractérisent le soldat de notre sol.

Ah ! dire qu'on a publié que de tels héros ne pouvaient pas être des caporaux et des chefs de section. Les batailles de Gallipoli répondent victorieusement à cette infâme calomnie.

Elles vous vengent glorieusement fils de Bourbon tombés vaillamment sur cette terre lointaine d'Orient où vous coopérez à étendre le drapeau de la Patrie qui, à cet endroit plus qu'ailleurs, porte dans ses plis la libération du Droit et le triomphe de la Justice et de la Liberté,

LETTRE DU FRONT

Nouvelles de nos Soldats

Sur le Front en Turquie, 25 Juin
1915

Bien chers parents,

Je viens vous écrire ces quelques mots pour vous donner de mes nouvelles qui ne sont pas trop mauvaises en ce moment, grâce à Dieu et pour savoir les vôtres.

J'ai fait 12 jours sans manger, ça m'a beaucoup maigri, et maintenant je mange assez bien. Je commence à reprendre mon corps, et j'espère que ça va continuer.

Ici tout le temps qu'on se porte bien ça marche assez bien, mais quand on se porte mal ça dégoute et puis on souffre beaucoup. Je viens vous donner connaissance que j'ai reçu vos deux lettres. J'ai reçu la lettre du 6 mai le 16 juin et la lettre du 22 avril le 17 juin. La lettre du 22 avril a tardé parce qu'elle a passé par Alger alors que la dernière de Marseille est venue directement ici.

Dans votre lettre vous m'avez dit que René et Camille sont beaucoup découragés, et que René devait repasser au conseil. S'ils sont bons dites leur qu'il ne faut pas trop se décourager ; il est vrai qu'il est dur de laisser sa famille, mais que voulez-vous s'il le faut ; au contraire, il faut prendre courage car je vois moi-même : ici il y a des hommes qui ne sont pas malades mais ils haïent trop le cœur, ils dépérissent de jour en jour ; des hommes qui étaient bien portants et maintenant il ne leur reste que la peau et les os. A la moindre petite maladie qu'ils vont prendre, il vont peut-être passer.

Vous m'avez dit qu'on prend beaucoup de réservistes ; en France dans le moment on prend les réservistes de 48 ans. Moi tout ce que je demande à Dieu, la santé ; c'est le principal, c'est ce qu'il faut en campagne, quand je me porte bien je suis toujours portant je fais tout ce qu'il faut faire et tout marche bien.

Je viens vous annoncer que le sergent Hyacinthe Hoarau a été blessé dans le combat du 21 juin il est à l'hôpital. Il y a Montville Dolphin qui reste au Guillaume qui est blessé aussi et à l'hôpital.

Voilà deux fois que nous avons attaqué les Turcs ; c'est dans l'attaque qu'on perd beaucoup d'hommes ; quand on fait l'assaut à la baïonnette. Pendant qu'on passe à terrain découvert les fusillades, les mitrailleuses et les canons nous tirent raide dessus et nous subissons beaucoup de pertes.

Nous avons fait l'attaque.

Du 1er bataillon il reste à peine 1/3 qui est là. Le reste est blessé ou mort. Moi j'ai eu un éclat de grenade qui a touché ma figure et un qui a bordé ma main ça n'a fait que froisser un petit peu la peau mais ce n'est rien du tout.

De tous les créoles qui sont venus ici il reste même plus 1/4 ; presque tous sont blessés et morts.

Bien chers parents, depuis longtemps j'entendais parler de la guerre mais aujourd'hui je la vois de mes deux yeux et je connais ce que c'est. Ah ! c'est affreux !

Dans votre lettre vous m'avez dit que vous n'avez même pas espoir que votre lettre me trouverait il ne faut jamais avoir de ces idées au contraire mettez-vous dans l'idée que je suis toujours vivant, écrivez-moi toujours et ne vous tracassez pas pour moi, c'est le meilleur conseil que je vous donne, car moi si je me porte bien, je ne me tracasse pas au contraire courage, courage mes chers parents.

Il faut espérer qu'après la détresse on verra un peu de bon, ici c'est la chaleur et la poussière qui nous esquincent un peu.

Je viens vous annoncer que nous avons perdu un général ici, c'est le général Ganeval ; il est mort le 7 juin, il a reçu une balle à la tête.

Dans notre combat dernier j'ai perdu mon sac, ça fait que j'ai perdu tout ce que j'avais et j'avais certaines choses qui étaient dans mon sac que je regrette beaucoup d'avoir perdu.

Vous avez dit que ma tante Titine a envoyé 5 francs pour moi, faites-lui bien des remerciements de ma part, mais elle est malheureuse. C'est même foutant de faire des sacrifices comme ça et je vous prie de lui dire dans quel cas nous sommes ici pour le papier c'est pour ça que je ne peux pas lui écrire ; faites à tous bien des compliments de ma part.

Je termine ma lettre en vous souhaitant à tous bon courage, bonne santé et je fais à tous bien des compliments et je vous embrasse tous bien fort de loin en attendant un jour de près.

Votre fils qui vous aime de tout cœur.

Léopold Glénac.



Chère marraine

J'ai appris que René doit repasser au conseil et que peut-être il serait obligé de vous quitter, je

THÈME 6 : LES POILUS

Ce terme générique est communément utilisé pour désigner les soldats de la Première Guerre mondiale, or il efface des différences sociologiques, culturelles, linguistiques et géographiques très fortes entre des millions d'hommes. Les identités régionales sont ainsi bien plus marquées qu'aujourd'hui au sein de la population, et les régiments portent d'ailleurs souvent avec eux une image particulière comme la « Division de fer » de Nancy, région considérée par l'Etat-major comme fortement revancharde et nationaliste puisque liée au Président Poincaré et à Maurice Barres... La figure du Poilu rassemble ainsi des millions d'hommes autour d'une symbolique « Union Sacrée » pour la défense de la Patrie. Il conviendrait de faire réfléchir les élèves sur le sujet, d'autant que cette homogénéité des soldats est fortement remise en cause par les historiens aujourd'hui⁵¹.

La presse locale ne manque pas de reproduire des courriers de « Réunionnais au feu », sans que l'on ne sache toujours s'il s'agit de documents réels ou créés de toute pièce dans un but patriotique. L'ouvrage de Prosper Eve, *La Première Guerre mondiale vue par les poilus Réunionnais*, paru en 1992 en propose un relevé exhaustif. Même si nous avons relevé quelques-unes de ces lettres pour certains axes d'activités possibles, nous avons retenu ici d'autres traces relevées dans la presse.

Aborder la Guerre à travers ces courriers, surtout s'ils sont présentés aux élèves dans leurs retranscriptions provenant d'ouvrages, impose un nécessaire recul critique qu'il faut clairement expliciter aux élèves. Travaille-t-on sur l'intégralité de la lettre, ou un passage ? Qui en est exactement l'auteur ? Quel est son niveau d'études, son milieu social d'origine, sa profession avant la guerre, son grade et son rôle dans l'armée ? L'orthographe impeccable, sans ratures ni tâches d'encre pourrait faire croire aux élèves que tous les soldats de cette époque sont de fins lettrés. Il faut ainsi se poser la question de savoir si l'auteur de la lettre en est également le scripteur : en 1905 31% des jeunes en âge scolaire ne sont pas scolarisés à La Réunion et aucun collège n'est ouvert aux filles avant 1913⁵². Ces lettres renseignent moins sur la vie et le vécu des poilus (dont les historiens ont montré qu'ils pratiquent déjà l'autocensure par rapport notamment aux violences de guerre et évoquent essentiellement ce qui leur semble audible par les destinataires) que sur ce que les organes de presse veulent dire de la guerre et sur ce que leur lectorat veut lire.

51 Voir le livre de Mariot Nicolas, *Tous unis dans les tranchées ? 1914-1918 : les intellectuels rencontrent le peuple*, Le Seuil, 2013

52 Eve Prosper, *La Première Guerre mondiale vue par les poilus réunionnais*, Editions CNH, 1992, pp.72-73.

Activités possibles

1- Mobilisation et engagements volontaires – L'article paru dans Le Progrès du 17 août 1914 sur le départ de 800 réservistes permet de mettre en évidence à la fois le patriotisme exprimé par le journaliste, mais aussi la gravité et l'angoisse que traduit ce compte-rendu. (99) Evoquant Dupleix et Labourdonnais, cet article est à croiser avec le communiqué du Gouverneur de Madagascar sur les engagements volontaires possibles permettant de faire le point sur le service national à La Réunion en 1914 (100) ainsi que sur l'annonce le 30 novembre 1914 de la conscription, « impôt du sang... toujours désiré ». (101) L'appel à la classe 1917 dans les Antilles, à La Réunion et au Sénégal de manière concomitante à la métropole, à la demande du député martiniquais Joseph Lagrosillière, farouche assimilationniste (il proposera la départementalisation des Antilles en 1915) complète cette documentation. (102)

Il n'est pas inintéressant également de montrer qu'il existe des confusions entre organes de presse autour des expressions militaires « lever » ou « incorporer » et que cela peut aussi traduire une certaine angoisse de la population sur ce qu'il advient exactement de telle ou telle « classe ». (103). Parler des mobilisés à La Réunion peut également être une occasion de faire prendre conscience aux élèves de l'état sanitaire de la population, dont les deux-tiers sont par exemple atteints par la paludisme [voir thème 13.1]. Ainsi par exemple on ne compte en 1914 que 17% d'hommes aptes au service contre 70% pour la France métropolitaine...

2- Insoumis et réfractaires – On ne compte à La Réunion que de très rares résistances à l'incorporation, avec en outre une réaction très rapide des autorités.

Recensement militaire de 1915 (source P.E. Fageol)

Inscrits : 2008

Bons pour le service : 138

Bons absents : 518

Examinés : 1490

Ajournés : 893

Exemptés : 459

Quelques articles qui, en filigrane, permettent d'aborder la question des réticences à la mobilisation avec les élèves :

-l'annonce de la recherche des insoumis en 1915 (104) ;

-la dénonciation de l'amaigrissement volontaire pour ne pas être mobilisé (105) ;

-un fait divers avec l'agression par arme blanche commise par un homme qui s'est saoulé la veille d'être embarqué (106) ;

-la tentative d'automutilation d'un Réunionnais « antipatriote » arrêté puis envoyé tout de même à Madagascar pour être jugé par un tribunal de guerre. (107) ;

-la dénonciation ironique d'un « mort de frousse » qui se réfugie dans la prière à l'église (108).

3- Le soutien aux poilus – On note de nombreuses initiatives destinées à porter une aide morale ou financière aux blessés de guerre ou aux familles nécessiteuses des réservistes. Les journaux mettent ainsi à l'honneur les listes de donateurs individuels ou collectifs (109-110). Le Progrès du 24 septembre 1914 décide de reverser la recette de la vente du jour au profit des grands blessés (111). Ces donations vont de la Banque de la Réunion (112) aux lycéens qui se mobilisent (113). On pourra ajouter à cette étude le corpus des fêtes patriotiques vu par ailleurs au thème 8.

Des colis de victuailles sont également récoltés et envoyés aux poilus (114), avec le souci parfois de faire parvenir des produits locaux pour rappeler aux soldats leur « petite patrie » (115 et 116). L'initiative d'un foyer réunionnais (117 et 118) témoigne tout autant de cette volonté d'apporter un soutien matériel et moral.

4- Le retour du premier poilu grand blessé de guerre – Un travail particulier peut être accordé à celui dont Le Progrès du 9 septembre 1915 explique qu'il s'agit d'un « créole de pure race qui fait honneur à son pays ». Après avoir rapporté la cérémonie d'accueil par les autorités et la presse (119), le journal publie quelques jours plus tard une interview entière du jeune poilu de retour dans sa famille. (120)

5- Le sacrifice des instituteurs – Dès le 3 octobre 1914, un article du vice-président de l'Amicale des Instituteurs, chante les louanges du sacrifice national des instituteurs, sous le titre « Ave Republicae, morituri te salutant » (121). Ce corps de métier est à nouveau honoré dans un article du 18 septembre 1916 titré « Les glorieux instituteurs » (122).

6- L'omniprésence de la mort – Il n'y a dans le Bulletin Officiel de la colonie aucune annonce de poilu créole mort « au champ d'honneur » en 1914. Charles Foucque, dans le témoignage de son engagement qu'il publie en 1931, rappelle qu'il n'était pas informé de la mort de son frère Victor à Douaumont. Mario Serviabile indique que Prosper Hoareau, du 55^e régiment d'infanterie, tué le 7 octobre 1914 au bois d'Avocourt, ne fut inscrit au BO que le 14 janvier 1916.

La mort est cependant bien là dans les esprits. Le 3 septembre 1914 une foule importante assiste à la cathédrale de Saint-Denis à une messe « pour le repos de l'âme des soldats tués ». (123)

L'étude du cas du jeune poilu Louis Dupuy (noté également Dupuis) est intéressante. Le 17 octobre 1914, Le Progrès annonce son décès sous le titre « La mort d'un brave » et présente ses condoléances à la famille (124). Un mois plus tard, le 13 novembre le journal explique que des extraits de lettres communiqués par le père du poilu peuvent laisser à penser que Louis est mort, mais il n'y a encore rien d'officiel (125). Le 17 novembre une messe est annoncée à la cathédrale pour

le poilu (126), puis le lendemain est publié le poème d'Alice Roufli intitulé « Mémorial », à l'attention de Mme Dupuy, en l'honneur du soldat décédé (127). Le 12 décembre, s'appuyant sur un autre courrier de soldat, le quotidien annonce que « le fils Dupuy ne serait pas mort »(128). ..

DUPUY Albert André Louis est né à la Possession le 18.10.1893. Son père, Inel, 33 ans, est chef de gare à la Possession. Sa mère, Zélida DELAHAYE, 21 ans, sans profession. Caporal fourrier, il est décédé le 20.8.1914 à Dieuze, Lorraine, de ses blessures.

Source : Cercle généalogique de Bourbon

Autre cas similaire : l'annonce de la mort de deux jeunes gens les 16-17 novembre 1914 (129) démentie finalement le 18 novembre (130).

Parfois, les journaux donnent des nouvelles de poilus blessés, comme c'est le cas pour le commandant Sauvage, le 18 octobre 1914 (131). La rapide énumération des blessures infligées souligne en négatif la violence des combats, mais on remarque que ces mutilations peuvent être présentées comme des marques de la bravoure des soldats créoles évoquée à maintes reprises (132 ou 133-134).

7- Les difficultés quotidiennes des poilus créoles – Les interventions des députés réunionnais et antillais en faveur des poilus de leurs territoires permettent d'aborder les difficultés que purent rencontrer les mobilisés. Elles sont en effet nombreuses à apparaître dans les articles de presse, qu'il s'agisse des problèmes liés au froid (135-136-137), au retour des blessés ou des permissionnaires à La Réunion (138), ou à l'égalité de traitement des soldats métropolitains et réunionnais (139). Le communiqué de l'administration militaire du 12 janvier 1916 sur le paiement des soldes des Réunionnais de retour dans l'île permet d'évoquer cette question matérielle importante pour la vie du soldat. (140)

Les conditions de vie difficiles qu'entraîne cette mobilisation de masse est également perceptible à travers le rapatriement annoncé, en octobre 1914, de 400 réservistes réunionnais envoyés dans un premier temps à Madagascar. (141)



Camille Bazélique, né en 1889 à La Réunion, photographié à Tananarive avant son départ pour la France. Médaillé posthume, il est mort une heure après l'armistice d'une balle perdue. FRAD974-GC-004-1_01.

Le Départ des Réservistes

Nos réservistes au nombre de près de huit cents sont partishier, dimanche par deux trains, un qui a quitté St-Denis à midi et l'autre à une heure et demie.

On peut dire sans crainte de se tromper que tout St-Denis se trouvait devant la Caserne.

La population voulait en ciset donner à ceux qui partaient une dernière et suprême preuve de tendresse et d'affection..

Elle voulait en une manifestation grandiose leur dire le : « au revoir » qui monte aux lèvres et qui reconforte ceux qui s'en vont comme ceux qui restent.

Toutes les notabilités se trouvent présentes. Citons au hasard du regard, le Gouverneur, le Consul de S. M. Britannique le Maire de St-Denis et ses adjoints, le Procureur Général, les magistrats, presque tous les professeurs du Lycée, l'Évêque, les curés de nos diverses paroisses.

La foule était aussi nombreuses aussi compacte qu e celle qui encombre l'hippodrome un jour de courses.

Le moment du départ a été angoissant.

Nos réservistes calmes, le visage éclairé par ces regards qu'ont connu les Labourdonnais et les Dupleix prennent leur place dans les wagons. L'Harmonie Dyonisienne fait entendre les mâles accents du « Chant du Départ » et les vibrantes notes de la « Marseillaise ». Il passe dans l'air comme un large vent d'enthousiasme. Les femmes pleurent. Oh ! les pauvres mères. Les sœurs éplorées. On agite mouchoirs et chapeaux. Le train roule sur les rails. Un cri s'échappe des lèvres : « Vive la France ».

Nos réservistes sont partis.

Communiqué

Engagements Volontaires

Le Gouverneur Général de Madagascar a fait connaître que les engagements peuvent être, ou bien des engagements volontaires pour 3, 4 ou 5 ans, contractés à Diégo-Suarez, ou bien des engagements pour la durée de la guerre.

1^o — ENGAGEMENTS VOLONTAIRES CONTRACTÉS A DIÉGO-SUAZÉ

Ces engagements sont reçus sans limitation de nombre pour 3, 4 ou 5 ans comme avant la guerre.

Peuvent s'engager tous les jeunes gens âgés de plus de 18 ans et de moins de 36. Ils ne doivent pas faire partie des classes de réservistes actuellement mobilisées. Toutefois ceux qui n'ont pas trois mois de service peuvent être pris.

Les pièces à fournir sont :

- 1^o Un acte ou bulletin de naissance (légalisé).
- 2^o Un certificat de bonnes vie et mœurs (légalisé).
- 3^o Le consentement des parents pour les jeunes gens âgés de moins de 20 ans (légalisé).

Toutes ces pièces sur papier libre

4^o L'extrait du casier judiciaire.

Cette pièce sera fournie par les soins du recrutement. A cet effet les candidats à l'engagement feront connaître le plus tôt possible à l'officier commandant le bureau de recrutement leur nom et prénoms, la date et le lieu de leur naissance, les noms et prénoms de leurs parents.

2^o ENGAGEMENTS POUR LA DURÉE DE LA GUERRE

Seront reçus sans limite de nombre dans les conditions des deux premiers paragraphes de l'article 52 de la loi du 21 Mars 1905, c'est-à-dire que peuvent seuls s'engager les hommes faisant partie de la réserve de l'armée territoriale.

Les candidats à l'engagement doivent fournir les mêmes pièces que les autres engagés volontaires, sauf bien entendu le consentement des parents qui est inutile.

Les français nés en France dont on ne peut, vu la distance, se procurer l'extrait du casier judiciaire en temps utile seront acceptés sans cette pièce.

Les candidats des deux catégories qui auront été acceptés seront transportés aux frais de l'Etat de Saint-Denis à Diégo-Suarez ou en France. Tous les autres frais (voyage à Saint-Denis, séjour dans cette ville, retour chez eux etc.) seront à leur charge.

Les candidats doivent adresser, le plus tôt possible leurs demandes, à l'officier commandant le bureau de recrutement de Saint-Denis, et se présenter à cet officier le 24 Août et les jours suivants.

LA CONSCRIPTION

Ce service sera définitivement et complètement appliqué à la Réunion. Les Réunionnais restent donc intégralement astreints à l'impôt du sang. C'est ce qu'ils ont toujours désiré.



LA CLASSE 1915

Des ordres ont été reçus pour que cette classe soit prête à être levée.



101 (Le Progrès 30 nov-1er déc 1914)

La Classe 1917

—«O»—

Après le vote du projet de loi autorisant le Ministre de la guerre à appeler sous les drapeaux les jeunes gens de la classe 1917. M. Lagrovière a fait adopter un amendement ainsi conçu :

« Cet appel aura lieu aux Antilles, à la Guyane et à la Réunion et dans les communes de plein exercice du Sénégal en même temps que dans la Métropole. Toutefois, les recrues de ces colonies seront incorporées et instruites sur place ou dans les régions voisines pour être, à partir de Mai 1916, utilisées au mieux des intérêts de la défense nationale. »

102 (Le Peuple 12 janvier 1916)

La Classe 1915

Le « Nouveau Journal et la « Patrie Créole » sont en contradiction au sujet du renseignement que nous avons fourni : à savoir que le département avait câblé au Chef de la Colonie de « lever » la classe 1915.

A ce propos le « Nouveau Journal » ayant déclaré qu'on ne pouvait lever la classe 1915 avant celle de 1914, la « Patrie Créole » a répliqué en disant que c'est bien la classe de 1915 qui doit être levée, ici, à la Réunion. Quant à la classe 1914 a-t-elle ajoutée, il faut croire qu'on l'a complètement oubliée.

Nos deux confrères sont dans l'erreur. C'est bien en effet la classe 1915 que le Département a dit de lever. Mais « lever » une classe en langage militaire veut dire simplement préparer la classe pour l'incorporation. Lever la classe signifie dresser les tableaux d'appel, établir les listes de révision, etc.,.

C'est ça qui s'appelle « lever » une classe. Autre chose est de « l'incorporer ».

La classe 1915 sera donc « levée » comme l'a été la classe 1914.

L'incorporation viendra après, si elle vient.

INSOUMIS

On a commencé à St-Denis à rechercher les insoumis. Ils ont un délai de trente jours pour se présenter au Recrutement. Passé ce délai l'Autorité militaire délivrera contre eux ce qu'on appelle le « Bulletin d'appel N° 1 » et alors tout individu insoumis sera appréhendé.

506

Ils sont 506 insoumis à St-Denis appartenant à diverses classes.

104 (Le Progrès 9-10 août 1915)

Petites Nouvelles

— 0 —

Avertissement

Nous prévenons la police que des femmes se déguisent en hommes et troublent la tranquillité des propriétaires habitant la rue du Four à Chaux. Le chinois du coin est obligé de fermer sa boutique. Avis à la police qui ferait bien d'envoyer une patrouille dans ces environs entre 9 h, et 10 h. du soir.

Le Conseil de Réforme

Les membres du Conseil de Réforme sont partis hier pour St Benoit où les opérations ont commencé aujourd'hui.

Nettoyage

Beaucoup de journaliers employés au nettoyage des cuvettes et des trottoirs jettent les cailloux au milieu de la rue. M. le Maire voudra bien donner des ordres pour faire cesser cela.

A Maurice

Nous lisons dans le Petit Journal de Maurice l'information suivante :
« L'Inspecteur sanitaire de la ville a pour suivi plusieurs propriétaires du faubourg de l'est devant le magistrat L. Clair pour n'avoir pas entretenu leurs cours d'après les exigences de la loi de l'hygiène. Les contrevenants ont été condamnés à Rs 10 d'amende chacun. »

Nous possédons un service de prophylaxie établi à grands frais. Il appartient à l'Administration de lui donner des pouvoirs.

Mobilisation

Les mauvais creoles qui pour ne pas servir la Patrie se font maigrir perdent leur temps car le Conseil de Réforme possède déjà sur ses registres leur poids.

L'Océanien

L'Océanien n'arrivera que le 13 à 6 h. du matin.

105 (Le Peuple 10 avril 1916)

Drame de l'alcool

Hier vers 1 heure de l'après-midi le chinois qui tient boutique à l'angle des rues Four à Chaux et du Barachois recevait deux coups de couteau d'un nommé « Macabé ». Voici ce qui se passa. Macabé déjà pris de boisson demanda au chinois du rhum, celui ci refusa. Macabé obligea le compère à lui servir 0f. 10 de rhum. Après avoir bu son « coup de sec » Macabé refusa de payer, le chinois le pria de donner les 0,10 c. et le prit par l'épaule. Ouvrant alors son couteau Macabé le plongea par deux fois dans la poitrine et l'abdomen du chinois. Ce dernier s'affaissa. Une foule s'assembla aussitôt. On porta le chinois dans sa boutique où ses commis lui portèrent les premiers soins. On appela en toute hâte le Dr Déramond qui déclara l'état très grave. Me Champdemerle fut également appelé et rédigea le testament.

Peu après le commissaire Auber et le Procureur de la République arrivaient ils procédèrent à une enquête et reconstituèrent l'affaire.

Macabé a été arrêté par la police et conduit à la prison Centrale.

Disons que Macabé devait s'embarquer ce soir sur le « Caucase ». Ayant été reconnu bon il devançait son appel.

Conte

Demain nous commencerons un autre conte. Il est plus long que le précédent, Ce qui caractérise « Recluse » ce sont les tableaux saisissants dont l'image s'empreint dans la mémoire. Ce conte éveillera la terreur et aussi l'admiration et la sympathie.

Le Jane Kilgur

Le voilier *Jane Kilgur* consigné à M. A. Collet agent d'affaires est attendu de Maurice. Ce voilier prendra du trét pour Tamatave.

Mort au Champ d'Honneur

Nous apprenons la mort au champ d'honneur du sergent Julien Bastien de l'Infanterie Coloniale. C'est un brave qui fait honneur à son pays. Julien Bastien était le frère du facteur des P.T.T. Bastien,

106 (Le Peuple 17
avril 1916)

Conseil de guerre

Pour se soustraire à ses obligations militaires un créole a tenté de se mutiler. Mis en observation il vient d'être reconnu bon pour le service armé. Le Colonel Buun a fait écrouer cet antipatriote à la Prison Centrale. Il partira par un des plus prochains paquebots pour Madagascar où il comparaitra devant le conseil de guerre.

Conseil Général

Une loi sera bientôt promulguée dans les colonies de la Martinique, la Guadeloupe, la Guyanne, et la Réunion. Cette loi modifie le régime du C. G. en ce qui concerne les taxes. Dorénavant les taxes votées par notre première assemblée ne seront plus soumises à l'approbation du Conseil d'Etat qui ne se pressait jamais, ainsi les taxes votées par le C. G. en Mai dernier ne sont pas encore approuvées ; elles seront applicables si dans les six mois qui suivront leur vote le Ministre des Colonies n'a pas pris un décret annulant la délibération.

Commission Coloniale

Sous la présidence de M. J. P. Fréjaville la commission coloniale s'est réunie hier pour solutionner quelques questions.

Petites Nouvelles

Edifiant

Il nous revient de source sûre que certaine personne prise de frousse à l'idée du prochain appel sous les drapeaux, a eu l'heureuse et géniale idée de faire une neuvaine à l'église...

Que ceux-là qui en doutent se rendent, chaque soir, à la Délivrance. On est sûr de l'y voir vers les six heures...

Sans commentaires.

Possession

Toute la population de S e Thérèse meurt littéralement de soif de par l'incurie du Maire. Les gardiens de canal négligent leur travail pour s'employer en journée chez des particuliers.

Riz

1200 tonnes de riz environ sont attendues par les prochains bateaux des M. M. Ce sont les chargements de riz qui retiennent le *Caucase* et l'*Isbahan* à Madagascar.

Prophylaxie

Mercredi après midi à 2 h. 1/2 ont eu lieu à la Direction du Service de Santé les examens pour l'obtention d'un emploi de surveillant chef d'équipe du Service de Prophylaxie. Quatre candidats se sont présentés.

Procès verbaux

Deux pour abus de confiance.

Un pour injures.

Un pour levée de cadavre.

Un pour attentat à la pudeur avec violences.

Arrestations

Un pour attentat à la pudeur.

Un pour vol,

ieres...

PRESENTER DÈS NOTRE PRESENT
EST MONTÉ SUBITEMENT A
N'A PAS DIT SON DERNIER MOT
US CABLAIT RECEMMENT LA
50 FR. LA TONNE

Dans notre premier numéro même nous disions aux producteurs attrés, découragés devant le cours avili, du moment qui était de 23 fr : « ne vendez pas, attendez... engagez vos sucres plutôt si vous êtes pressés; allez aux Banques et sollicitez une avance. »

Dix jours ne sont pas écoulés que les événements nous donnent raison.

Il nous est agréable de penser que dans la circonstance nous avons peut-être rendu service à des centaines de petits producteurs à qui nous avons envoyé nos premiers numéros, ceux-là mêmes qui pressentaient la hausse certaine de nos sucres.

Dans les conjonctures actuelles on peut donc déjà dire que la guerre présente — toujours douloureuse pour la Mère-Patrie et pour nous-même en cas de victoire ce dont aucun cœur créole ne doute — peut être profitable aux intérêts économiques du pays, à nos producteurs, et spécialement aux planteurs de cannes...

C'est pour ces derniers une sorte

BANQUE DE LA RÉUNION

AVIS

Souscription pour les Blessés

La Banque de la Réunion reçoit et fera passer en France, sans frais, toutes souscriptions en faveur des Sociétés de secours aux blessés constituant LA CROIX-ROUGE.

Elle a déjà adressé personnellement une somme de MILLE FRANCS, à titre de première souscription.

de revanche de l'année 1911 où ils ont réalisé presque à perte, à 24/25 26 fr des sucres qui, ensuite, etsans profit pour eux et aussi — rendons cette justice — sans profit — contrairement à ce que l'on croit — pour les intermédiaires de la Place — ont connu les cours splendides de 45 et de 50 f...

Il est bienheureux remarquons-le, que la guerre ne se soit produite en Octobre ou novembre car alors le cas de 1911 se renouvelait. A cette époque tous les petits détenteurs ont déjà réalisé leurs lots et la hausse aurait été sans effet bienfaisant pour eux.

L'ensemble des conditions que nous venons de considérer comporte un enseignement que nous allons tenter de dégager...

Dès le début de la guerre et en prévision de la hausse inévitable qui allait se faire sur les sucres on a enregistré — il faut le dire à notre honneur — un mouvement d'incontestable solidarité de la part des institutions ou des détenteurs du crédit chez nous... Au lieu de penser à spéculer, à tondre le petit, à drainer en vue de bénéfices futurs le fruit de l'effort pénible du travailleur, tous, Usiniers, Banquiers, Gros Propriétaires sont allés spontanément, généreusement aux petits producteurs et leur ont dit : « Ne vendez pas votre production... attendez la hausse... êtes-vous gênés... voici une avance... vous faut-il des frais nouveaux pour la culture prochaine, notre caisse est ouverte... »

On ne saurait rêver plus beau langage, on n'aurait pu souhaiter geste plus franc, une attitude plus sincère de solidarité sociale.

C'est le meilleur de nous-même qui s'est affirmé dans la circonstance. La Colonie, dans les présents moments si graves, s'est révélée, ce que, malgré toutes les apparences, elle n'a jamais cessé d'être au fond, et qu'elle sait montrer aux heures de crise : une grande famille unie et solidaire.

Eh ! bien ce qui se produit aujourd'hui si efficacement pour la sauvegarde de la production locale, cette aide effective qui, si spontanément, s'est manifestée en faveur des petits, cet ensemble de concours imprévus hier, ne pourrait-il, ce nain, l'année prochaine, en temps normal, se continuer, se développer, se traduire par des institutions régulières, définitivement établies et qui, en pareille occurrence, fourni-

BANQUE DE LA RÉUNION

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DES BLESSÉS

SEPTIEME LISTE

D ^{me} Vve E. Archambaud.	15
D ^{lle} Mathilde Burel. . .	5
Tribunal Civil de Saint- Pierre.	50
Association des Anciens élèves du Lycée. . .	50
Albert Foucque, Admi- nistrateur de la Banque.	100
Détachement de Gendar- merie de la Réunion.	100
D ^r Pignolet de Fresne.	520
Venturinî.	50
La Société « Stella Ma- tutina ».	200
A. Lagourgue.	50
Employés et Ouvriers de « Stella Matutina ».	20,50
A, Gazet Du Chatel- lier, Huissier.	7
X. ,	5
Mlle Ange Grondin..	5
Mme François, directri- ce Collège J. Dodu.	20
Lucien Archambault.	75
Divers Anonymes. , .	3,25
Total.	1.225,85
Rappel des listes antér.	10.066
Total général. .	11.291,85

BANQUE DE LA RÉUNION

AVIS

—«O»—

Souscription pour les Blessés

—«O»—

La Banque de la Réunion reçoit et fera passer en France, sans frais, toutes souscriptions en faveur des Sociétés de secours aux blessés constituant LA CROIX-ROUGE.

Elle a déjà adressé personnellement une somme de MILLE FRANCS, à titre de première souscription.

AU LYCÉE

—»O«—

Une Souscription

—»O«—

Dès la rentrée vendredi dernier, nos potaches ont spontanément sollicité du Proviseur l'institution d'une souscription parmi les élèves au profit des Blessés de la Guerre et des familles nécessiteuses des Réservistes.

C'est là un très joli geste et qui caractérise éloquemment bien les sentiments profondément patriotiques de notre jeunesse scolaires.

Secours

—«O»—

Nous sommes heureux d'enregistrer l'envoi que le Comité St-Paulois de Secours placé sous l'égide Municipale va adresser par le «Sydney» aux malheureux blessés de la guerre :

35 kilos de papaye cristallisée
30 kilos de conserve de tamarin
25 litres de miel vert
100 litres d'un vin tonique préparé par M. Prémont
100 litres de sirop d'ananas
50 litres de sirop framboise
25 litres d'Elizir de Kola
50 litres de crème de combava
50 kilos de farine confor
50 kilos d'arrowroot
100 litres de crème de cacao
60 litres de sirop de tamarin
1000 kilos de sucre
En tout 27 colis

porité du peuple gréc fidèle à Venizelos, parce que fidèle à ses plus chères traditions, saura imposer sa volonté à une minorité corrompue autour de la Reine.

Conseils aux Familles des Mobilisés

Nous recevons la lettre suivante :

St-Denis, 30 Novembre 1916

Monsieur le Directeur du Peuple,

Je reçois du front une lettre dont je détache quelques fragments, ne trouvant rien de mieux que de faire parler mon poilu lui-même.

Je sais que la Mère-Patrie d'abord se saigne aux quatre membres pour donner tout ce qui est nécessaire à ses enfants, qui font face à l'envahisseur. Je sais que les œuvres comme le *Foyer colonial*, où nous comptons de bons Créoles, des amis, que nos représentants dans les deux Chambres, que de grandes familles ou d'honorables représentants ou amis de la Colonie à Paris et ailleurs font beaucoup pour les Créoles ; mais il y en a au dix ou douz mille mobilisés. Il y en a peut-être encore sept à huit mille sous les drapeaux. Leur est-il matériellement possible, malgré tout leur dévouement, de les atteindre tous.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de donner à nos Créoles du front tout le confort que les Anglais, par exemple, donnent à leurs troupes, et à les rassasier de confitures et autres triandises, quoique personne, je pense n'y verrait mal.

Nos pauvres diables sont habitués à se dévouer pour de justes causes et ne se plaignent pas.

Mais ne vous semble-t-il pas, tout de même, qu'avec un peu d'organisation et de bon vouloir, on pourrait leur donner encore plus de cœur au ventre et toujours un peu de cette longue patience, qui nous est si difficile ?

Ainsi, le plus pressé, à mon sens, serait de rechercher des adresses, les centraliser, dresser des listes que chacun pourrait consulter pour adresser à ses amis du front d'abord ses vœux de victoire pour 1917. Le reste viendrait par surcroît sous forme de paquets de tabac, si possible,

de piment, massalé, confitures sèches, tabam, etc.

Il y a quelque chose à faire dans ce sens, ne pensez-vous pas ? Sur-tout essayer d'atteindre ceux qui ne reçoivent pas de lettres, les délaissés.

Je livre ces réflexions au jugement de toutes les personnes de cœur et d'action de la Colonie, dont le dévouement est connu.

Croyez, je vous prie, Monsieur le Directeur, à mes sentiments dévoués.
A.

« Tu devrais faire une petite lettre aux journaux au sujet des envois aux soldats.

Les colis doivent être conditionnés très solidement dans un goni on de la toile. Pas de marchandises périssables ; et si l'on envoie du piment, mettre dans des doubles boîtes de fer-blanc, qu'on fera souder.

Il n'y a rien qui fait plaisir comme un petit envoi du pays. Avec l'hiver qui vient, la vie des créoles au front sera dure, malgré l'indispensable qui leur est donné par la France, et les âmes généreuses qui donnent tant de douceurs à ceux qui s'adressent à elles, mais les autres ?

Il faut que les journaux fassent connaître au populo de là-bas qu'il faut quelquefois même du superflu à ceux du front. Il y a quelques œuvres pour les coloniaux en France ; mais elles ne peuvent pas les atteindre tous ; et le pays peut faire quelque chose directement pour ses soldats : ils défendent les intérêts du gros sucrier ou du petit colon, il est juste qu'on ait des attentions pour eux.

Les choses les plus désirées sont le tabac, le piment (là où je suis le poirron vert à 1 f, 50 la livre), un morceau de gingembre, un peu de sucre, quelques vanillons, une ou deux vues du pays, du cari de bichiques, du thon bien frit et mariné, pour les plus aisés. Pourtant les choses les plus grossières, font souvent le plus de plaisir, d'autant qu'on a assez souvent du riz gras (riz à la graisse) à manger. Des confitures, pâtes, même pas très sèches. Fais appel à tous les parents des poilus du front pour qu'ils leur envoient un petit souvenir de rien, chacun suivant ses moyens, une bagatelle, une carte, surtout no mot. Comme cela reconforte. Ça vient du pays ! On pense à eux là-bas !

Le tabac s'envoie par 500 grammes par poste, ou dans les colis. Pourquoi ce qui est permis pour le tabac d'Algérie ne le serait-il pas pour celui de Bourbon ?

Beaucoup craignent que les colis ne se perdent. Bien conditionnés avec une adresse claire et exacte il faut que cela arrive.

Les artilleurs ont plus de temps ou les moyens de faire un aliment. A ceux là on peut envoyer du tapioca, quelques tiges de citronnelle, tabam, bois cassant, thé si on veut. En hiver cela fait une bonne boisson chaude, on n'a pas toujours du pinard, quand on l'a bu au diner, les soirées sont longues. L'alcool ne se touche qu'à la position du combat et un quart pour cinq, afin de ne pas se ficher des pentes.

Enfin, surtout il n'y a jamais assez de lettres !

Il faut faire écrire partout, grands et petits, proches et amis. Ici on dit : des pelles, des pioches, des sacs à terre, des canons, etc etc. et on les aura, là-bas, il faut dire : beaucoup de lettres, de cartes postales, de petits souvenirs, de petits colis, et ils les auront.

Tuteras donc ça. Moi, je n'en ai pas besoin, ni aucun de nous quatre ici, puisque nos excellents parents nous fournissent le superflu avec leur affection, mais c'est pour les malheureux, ceux qui n'ont ni parents ni connaissances en France.

A VENDRE

VOITURE LÉGÈRE DE MÉDECIN, avec siège démontable (marque Grosyeux) avec cheval et harnais.

S'adresser au bureau du Journal

Vente à l'Encan

Il sera procédé le *Mercredi six Décembre 1916 à 9 h. du matin*, à la vente aux enchères publiques de **36 barriques vin** marque « Bessière-Mizi » se trouvant au dépôt de la Banque de la Réunion, rue de la Boulangerie.

5 o/o en sus

Alexis Gazet

A VENDRE

à Saint Paul

Le bel immeuble en pierres de l'ancienne Quincallerie LAURENS complètement à neuf, comportant onze appartements à l'étage, nombreuses dépendances, remise et écurie, deux bassins, eau en abondance. Bonne situation commerciale.

S'adresser à Alfred de PALMAS à St-Denis.

Pour nos soldats

Mme Gautier, présidente d'honneur de l'œuvre des vêtements chauds prie les instituteurs et institutrices habitant les hauteurs de vouloir bien faire parvenir au plus tôt au secrétariat de l'I. P. les plantes médicinales telles que taham, bois cassant, ayapana, citronnelle.

Mme Soinoury qui est en France et qui s'occupe beaucoup de nos chers poilus lui a demandé ces plantes parce que le café coûtant fort cher les soldats ne peuvent pas en avoir en grande quantité. Ils seraient alors très heureux de boire des infusions chaudes de ces plantes tropicales. Mme Gautier désirerait expédier un colis avant janvier.

Du (*Bulletin de l'amicale des Instituteurs*).

Le « Foyer Réunionnais »

Les membres du « Foyer Réunionnais » se sont réunis hier soir au foyer du Théâtre et ont procédé à l'élection du Comité.

Voici comment il est composé :

MM. Mézières Guignard, président
A. Jacob de Cordemoy,

Vice-Président

Louis Désailres, Trésorier

Ludovic Revest, Secrétaire

Membres

MM. César Bouchage

Raoul Jaucourt

André Blay fils

Membres suppléants

MM. André Legras

Adrien Cléménard.

Le but du « Foyer Réunionnais » est de venir en aide aux mutilés créoles de retour du front. Cette association a été créée sur l'initiative de notre excellent compatriote Jacob de Cordemoy à la suite d'une campagne menée par toute la presse locale.

Avec un tel comité la réussite la plus complète est réservée à cette œuvre éminemment philanthropique. Le choix du président est des plus heureux. M. Guignard, on le sait,

est entouré de l'estime générale. Autour de lui et de ses collaborateurs immédiats se grouperont tous les gens de cœur de ce pays.

Une demande de subvention sera adressée au Président du Conseil Général ainsi qu'aux Maires des Communes de l'île.

Ce soir le bureau rendra visite au Gouverneur le Président d'honneur de l'œuvre.

Un concert sera donné Samedi soir 12 Juin au Théâtre Municipal.

OPINIONS

117 (Le Peuple 11 août 1916)

Le Foyer Réunionnais

Le *Foyer Réunionnais* a été fondé en vue de venir en aide aux mobilisés créoles sans ressources personnelles, qui, partis pour défendre la France et maintenir la réputation de patriotisme et de vaillance de la colonie, reviennent du front blessés, mutilés, estropiés ou malades. Leur dévouement aux intérêts de tous, ils l'ont payé, hélas ! d'une main d'un bras, d'une jambe, de leur vue, de leur santé. Moins heureux que leurs compagnons d'héroïsme de France, ils ne trouvent point ici les écoles de réadaptation fonctionnelle et de rééducation professionnelle que l'Etat Français offre à ses défenseurs invalides. Leur peu d'instruction ne leur permet guère de profiter des emplois publics qui doivent leur être réservés. Dans l'impossibilité où ils sont de reprendre leur vie normale et de vivre de leur seul travail comme par le passé il est nécessaire que cette communauté pour laquelle ils ont versé leur sang, fait le sacrifice de leurs forces et de leur avenir, leur prête aide et assistance. N'est ce pas de toute justice ?

Les cotisations des adhérents et les fêtes qui seront données par le *Foyer Réunionnais* ont pour objet d'assurer à ces mutilés de la patrie

Une existence honorable et digne, comme il convient à des braves qui ont participé à la plus terrible de guerres de l'humanité et qui ont le grand honneur d'avoir contribué pour leur part à la plus éclatante des victoires de la Civilisation sur la Barbarie.

Répondre à l'appel du comité par de nombreuses adhésions et par sa présence à la tête de ce soir, et aux suivantes, ne pas ménager son argent pour ces humbles héros qui n'ont pas ménagé leur vie pour nous, c'est non seulement faire une bonne œuvre en se procurant d'exquises jouissances d'art, mais aussi élever et fortifier son âme en pratiquant le plus noble des sentiments : la reconnaissance.

118 (Le Peuple 13 août 1916)

Bulletin

AU PORT

Le premier grand blessé créole a été rapatrié par « l'El Kantara ». C'est le jeune Florian Cazalle fils de l'excellent employé du Crédit Foncier.

L'arrivée dans l'île de ce glorieux enfant du pays a été l'occasion d'une chaleureuse réception à la Mairie où de nombreux amis avaient eu la patriotique pensée de se réunir pour offrir un bouquet et une coupe de champagne au vaillant militaire.

Le Maire au nom du Port, Garsault au nom de la Presse, l'ont salué en termes venus du cœur et qui ont fait couler des larmes généreuses des yeux de Florian Cazal père dont l'émotion si naturelle était partagée par tous les assistants.

Nous sommes fiers de notre compatriote qui n'a qu'un regret, a-t-il dit, c'est de n'avoir pas fait assez !

Aussi modeste que brave, voilà un créole de pure race qui fait honneur à son pays !



DANS LES GARES

Nous signalons au sympathique M. Martin Directeur du C. P. R. l'encombrement des gares par suite des cannes qui y sont déposées. C'est un gros inconvénient pour le service normal des marchandises. Les livraisons ou les expéditions de ces marchandises ne peuvent plus se faire ou souffrent énormément. On s'en plaint partout surtout à St-Benoit où, dit-on, on pétitionne actuellement contre cette grave nuisance.



CONCURRENCE

Au Grand Marché il y a eu ce moment concurrence sur le prix de la viande de bœuf. Tant mieux. On vend la livre 0 fr. 70 au lieu de 0 fr. 90.



LE « CAUCASE »

Ce bateau porteur de notre courrier pour l'Europe part ce soir à 17 heures.



Dépêches

(Via Durban)

— 0 —
Londres 14 Août

Le correspondant de Reuters à Amsterdam apprend que les garnisons des villes allemandes de la province de Rhin sont envoyées sur le front oriental en toute hâte. Les chemins de fer ne servent qu'au transport des troupes.

Il annonce aussi que 40.000 autrichiens et Allemands ont été envoyés sur la frontière serbe.

Les Allemands reconstruisent aussi des troupes sur la frontière serbe, près de la frontière serbo-roumaine. Ils y ont déjà deux corps d'armée.

Londres 16 Août — La publication, à Petrograd, d'une déclaration de l'ambassadeur anglais en Russie a produit une excellente impression.

L'ambassadeur dit que, lorsque la Turquie a déclaré la guerre, la Russie a demandé à la Grande-Bretagne de faire une diversion dans le but d'obliger les Turcs à affaiblir leur armée de Crusoe. De là les opérations dans les Dardanelles.

Le « Novoe Vremya », commentant cette déclaration, dit que la flotte britannique a rendu d'appréciables services à la Russie, grâce à elle, le port d'Arkange est resté ouvert.

Ce journal exprime l'admiration qu'inspirent aux Russes la création par l'Angleterre d'une énorme armée et la bravoure des troupes britanniques.

采采采采采采采采采采

L'Actualité

NOTRE GRAND BLESSÉ

INTERVIEW DE CAZAL

C'est dimanche que j'ai eu le plaisir de causer avec lui. C'était à St-Benoît vers les 4 heures du soir chez son beau frère, le sympathique M. Gertie. Quelques amis déjà m'avaient précédé dans ma visite à notre glorieux Blessé. On était installé, pour mieux l'entendre causer, dans le jardin, au milieu des purreros soigneusement entretenus. L'heure était délicieuse. L'onde de la nuit précédente avait donné au ciel si généreux de St-Benoît son complet épanouissement de douceur et de sérénité. Les massifs de roses, où des rosses mouraient... avaient des airs languissants comme fatigués de la journée finie ; les touffes vert-sombre des grosses marguerites de France qui ne fleurissent qu'aux premiers jours de Novembre pour passer de leurs pétales de neige les tombes de nos morts laissant percer quelques tiges précoces, tandis que des nappes de violettes montaient des effluves de tendresse et de passion.

— Comme ce cadre délicieux, reposant et tranquille vous place loin, n'est-il pas vrai mon cher Cazal, de l'atmosphère violente des tranchées.

— A qui le dites vous mon cher. Cette ambiance familiale réduite mes sens peu à peu. Je dis peu à peu parce que c'est là une œuvre lente croyez-le : il me semble toujours entendre sur ma tête les dards qui passent en rafales innombrables et aussi le terrible grondement de la marmite qui vient... car on l'entend venir l'inférieur engin ; ça bruit qu'il fait on repère presque le périmètre où il va tomber en semant la mort. On se couche vite, à plat ventre... il tombe, éclate avec un fracas de tonnerre puis un grand vent doux, presque bercéur passe sur nos corps aplatis contre le sol : c'est la mort qui s'éteint et se dépose alentour.

— Avez-vous vu tomber des 430?

— Non. On nous a dit que les Boches en avaient envoyé sur Verdun mais c'était loin de l'emplacement de notre secteur. C'était sûrement le 105 qui nous était prodigué.

— Ou avez-vous combattu.

— En Argoonne dans les corps opérant autour de St-Mihiel.

— A quel engagement principal avez-vous pris part ?

— A l'attaque du col de la Chiport. Nous avons assez facilement occupé ce point qui commandait un vaste secteur des tranchées ennemies. Mais ce qui a été dur c'est la conservation de cette position. Les Allemands pour nous en délo-

ger nous ont contre-attaqué. Notre lieutenant-colonel disait : « Si on ne savait pas qu'ils sont passés à l'assaut à coups de revolver dans le derrière on serait tenté de trouver que ces cochons sont des braves. »

— A quel date avez-vous été blessé ?

— Le 24 Décembre pendant un engagement où je servais d'homme de liaison, poste très dangereux.

Vous avez, puisque vous êtes sous-officier, que la plus petite formation de combat engagée dans une action fut-ce une escouade doit rester en constante liaison avec le corps principal où la formation voisine. Aujourd'hui pour les grosses formations on a le téléphone de campagne ; mais de section à section il faut ce qu'on appelle les hommes de liaison. D'ailleurs toute cette organisation existe entièrement malgré le téléphone. Il y a toujours les officiers, sous-officiers et soldats de liaison.

J'étais donc homme de liaison et en pleine action c'était à moi qu'incombait le soin, quand il en était besoin, de sortir de la tranchée et de courir, en rampant, en sautant, ou n'importe comment vers le point avec lequel il fallait communiquer.

C'est dans une de ces missions en compagnie du lieutenant de liaison et d'un clairon que je fus touché. Une marmite éclata sur nous. Le clairon resta en place cloué au sol, mon lieutenant fut légèrement atteint et moi j'ai eu la jambe fracassée.

Je fus d'abord évacué sur une ambulance de l'arrière puis sur l'hôpital voisin.

Pendant 8 jours il fut question de m'amputer la jambe. Mais à force de soins attentifs et savants on put arriver à me la conserver... mais vous le voyez ajoutait-il avec une émotion vaillante et que partageait profondément ceux qui l'écoutaient : " pour marcher il me faut le bâton du paralytique. "

— Avez-vous pris part à beaucoup d'assauts ?

— A plusieurs. Et c'est dur croyez-le car l'assaut ne se fait plus maintenant comme autrefois par mouvement personnel du corps engagé et sur sa propre initiative. Là, l'assaut avait quelque chose de plus cocardier, de plus emballant, de plus impudique pour le soldat ; de sur-même il était porté au dehors, propulsé comme un bolide, enflammé comme un damné.

Aujourd'hui l'assaut ne se fait plus de même. Il ne dépend plus de la volonté ni de l'appréciation du corps qui y va prendre part mais d'une volonté supérieure et qui commande par avance. « Les hommes de tel secteur sortiront de leurs tranchées demain, à telle heure et prendra d'assaut telle partie des tranchées ennemies. » Voilà l'ordre impératif qui préside à un assaut. A l'heure dite les clairons sonnent la charge, l'assaut se déclenche, l'artillerie allonge son tir de soutien et tout est dit... la tranchée est prise...

Ce qui est terrible c'est la longue attente, naturellement angoissée, pendant laquelle, immobiles, au fond de la tranchée on attend venir lentement l'heure du suprême choc cependant que l'artillerie arrose à profusion l'objectif à attaquer... Quand il ne reste plus que cinq minutes chacun pense aux dernières recommandations... On se tourne vers son copain : « Écoute mon vieux... tu sais... mon portefeuille... il est là... dans cette poche... si je tombe... tu l'apporteras à la famille... c'est juré n'est-ce pas... » L'autre promet fait pareille requête puis... une dernière poignée de main et... on entre dans la fournaise transformés d'un coup et capables de tous les hérosismes...

Cazal à ce moment se tut, ému malgré tout son effort à ne pas le paraître. C'était sans doute le souvenir des minutes pareilles vécues par lui qui arrêtait la voix dans sa gorge.

Nous nous levâmes et prîmes congé de notre héros.

La nuit était venue, lumineuse et belle. St-Benoît frissonnait dans les arbres de ses vergers et vibrait dans le décor vaste de sa cité auquel la lave immense du volcan au loin faisait une toile de fond féérique et grandiose.

Et nous pensions que c'était par des nuits semblables de beauté et de vic qu'à Gallipoli et en France la guerre atroce touchait à jamais ou mutilait pour toujours les plus beaux et les plus illants des fils de Bourgo-hommage éternel de glie-

et de sacrifice offert à la Patrie Impérienne et Glorieuse par sa lointaine Colonie... H. N.

Remerciements

— 0 —
Mes excellentes compatriotes Geneviève et sa sœur Germaine ont reçu la lettre suivante que j'ai adressée à Monsieur le Ministre des Affaires Étrangères d'Anvers.

MONTAIGNE Le Havre 23 juillet 1915
des
Affaires Étrangères
Direction A. N. 5398
N. d'ordre 1

Monsieur le Ministre,
Je suis en possession de votre lettre du 12 juin dernière et du chèque de 500 francs qui était annexé. L'interprète de votre prier d'agratitude de tant sentiments de reconnaissance de votre Gouvernement, le Roi, le Comité National aux Réfugiés belges français des départements envahis. Vous voudrez bien aussi faire part de la reconnaissance du Gouvernement belge auprès des personnes généreuses qui ont participé aux souscriptions ouvertes en faveur de nos braves compatriotes.

Agéez, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma reconnaissance distinguée. Pour le Ministre,
Le Secrétaire Général
Baron Vander Elst

Marche des Paquebots

— 0 —
Départ pour l'Europe : N. Koutara via Tamatave-Diogo-Nihibe-Majunga-Mayotte-Zanzibar.

Date et heure du départ de la Poste des Galets le 16 Septembre 4 heures.

Date et heure de la dernière lettre de la boîte aux lettres de St Denis le 16 Septembre à 11 heures.

Heure de la clôture des charges à St Denis le 16 Septembre à 11 heures précises.

Attendus d'Europe, le 19 et 20 septembre la Ville de... vers le Nord vers le 22 Septembre l'Océanien l'Himalaya le Galion la Ville d'Alger la Ville de deaux.

Bourses

« Postulants aux Bourses Militaires »

MM. Morel Henry, Ecole Centrale, Legros Gabriel, Ecole Centrale, Dupont Guy, Ecole d'Arts et Métiers.

Entrez M. Rober Marcel avec l'intention de demander une bourse pour l'école Polytechnique.

NOUVELLE

Dernière

Cablogrammes

Tananarive. — Tananarive. Communiqué. — Lutte au front. Repondrimes par tirs eff. Dardanelles. — Zone no (mb sortirent pas tranchées. 2 tranchées ennemies lui infligea Paris. — Aviateur Danob Tananarive. f Repoussâmes attaque f Lorrains tentative contre nos Rome. — Combats sans ci. Surtout terrible français torpilleurs autrichiens dont u

Cablogrammes

Service S

Port-Louis le 14 Septembre Petrograd — Nouvelle v 4.200 prisonniers dont 91 officiers depuis 3 jours sont de 100 tués.

Rome — Nous défilâmes la vallée de Slatenck Piezzio. Raid

Washington — Bernstoff re des relations germano-améric L'attaché militaire allemand voré pour des actes semblables à Paris (officiel) — L'artillerie de munitions cause un vit

Nous détruisâmes en Lorraine Athènes — D'après des nouvelles démissionna à la suite d'une termination des chrétiens en Turquie Un vapeur hollandais vit coulé du comité de secours belge.

A nos morts...

« Ave Republicæ, morituri te salutant »

Lorsque le voyageur doit parcourir une longue route, à un moment donné il ne peut s'empêcher de s'arrêter et de jeter un regard en arrière. Si nous faisons comme lui, nous verrions que la route parcourue déjà cette année, n'est pas bien longue, mais que de nombreux jalons la marquent çà et là. Ces jalons que nous avons laissés derrière nous, sont nos malheureux « marauds » qui, jeunes encore, dorment leur dernier sommeil sous la pierre froide des tombes.

Vaillants et forts, jeunes et fiers, ils avaient encore à batailler; mais la mort froidement cruelle les a ravés à la tendresse des leurs, à l'amitié de leurs collègues, à la noblesse de leur tâche. Ils étaient encore à l'âge des folles illusions et des grandes choses où l'on combat avec toute son âme pour la réalisation d'une juste cause. Imbus de la grandeur de leur mission, ils s'étaient adonnés tout entier à elle. L'école laïque est un rude champ de bataille et ce sont hélas, bien souvent ceux qui frappent les plus rudes coups d'estoc et de taille qui tombent les premiers.

Ils étaient contents de vivre ceux-là; à nos côtés, ils avaient lutté pour la revendication de nos droits; et la victoire grâce au concours d'administrateurs, hommes vraiment humains et justes, j'ai nommé les gouverneurs Rodier et Duprat, grâce à un Conseil général éminemment républicain qui a voulu sauvegarder la dignité de ceux qui ont pour mission de donner à la France des générations républicaines, la victoire, dis-je nous avait souri; hélas, ils n'en ont point récolté les lauriers.

Ils savaient bien ceux-là que la lutte contre l'ignorantisme l'obscurantisme ne serait pas sans périls, surtout dans notre petit pays imprégné de préjugés aussi vieux que le monde et la fatalité, mais avec la confiance de leur âme naïve, jeune et vraiment belle, avec la confiance que donne la volonté de vaincre, ils avaient ri des obstacles qui auraient pu se dresser devant eux. Ils étaient suffisamment armés pour la lutte et ils devaient vaincre. Ils étaient de ceux qui ne croyaient pas à l'impossibilité d'une belle chose. Ils se sont prodigués, ils ont donné toute leur âme et toute leur vie. Du moins ceux-là ne disparaissent pas entièrement, leur souvenir nous reste impérissable et à nous les jeunes nous serviront d'exemple.

Oui, c'est une mission éminemment noble c'est un sacerdoce que la cause laïque. Quelle fierté de pouvoir penser que l'on est le maître incontestable de ces jeunes cerveaux, choses encore inertes qui sont autour de nous, et que l'on peut modeler à son aise, les orienter vers le but que l'on a toujours rêvé d'atteindre, que ces enfants, qui sont plus près de l'animalité, on peut faire des hommes dans tout ce que ce mot a de grand et de sublime, c'est-à-dire des êtres bons et humains, souffrant de la souffrance des autres, sachant les regarder en frères plutôt qu'en ennemis, à quelque religion qu'ils appartiennent, suffisamment armés pour le

« struggle for life »; des hommes, c'est-à-dire des êtres forts et vaillants, dénués de tout vain préjugé, de toute vaine croyance, sachant regarder les choses en face, ayant conscience de leurs actes pour en accepter toute la responsabilité; des hommes, c'est-à-dire de bons soldats et non pas des fantoches, des chauvins, prêts à défendre, s'il le faut, leur pays pour en sauver l'honneur et l'intégrité du sol, mais maudissant quand même ces luttes fratricides qui sèment sur les lointains champs de bataille des milliers et des milliers de cadavres dont les os blanchissent loin du petit cimetière du village natal; des hommes c'est-à-dire des citoyens connaissant leurs droits et leurs devoirs; des hommes c'est-à-dire enfin des pères de famille aimants et dévoués. N'est-ce pas là une noble mission, et ceux qui meurent en essayant de la remplir, ne sont-ils pas d'obscurs héros de la pensée humaine. Pionniers de l'humanité, ils sont à l'avant-garde de la civilisation, ils luttent pour la plus grande gloire de la République sociale; et lorsqu'ils tombent face à l'ennemi, la plus grande sérénité règne sur leur figure, car ils ont pour eux la satisfaction du devoir accompli.

Ceux-là me font penser aux gladiateurs anciens qui dans l'arène, sachant qu'ils devaient mourir, se tournaient vers leur César et lançaient le « Ave Cæsar morituri te salutant ». Eux aussi ils ont été des gladiateurs et lorsqu'ils sont entrés dans cette arène qu'est l'école laïque, ils avaient fait le sacrifice de leur vie. Ils savaient que la lutte pour le progrès serait rude, implacable, qu'ils y laisseraient peut-être leur vie, mais ils ont souri. Et lorsque la mort est venue les coucher dans la tombe, avant de fermer définitivement leurs yeux au jour, à la lumière, à la joie, à la lutte, à la vie, ils les ont tournés là-bas, par delà les vastes océans où ils semblaient voir palpiter l'âme ardente de la République auguste et ils ont murmuré.

« Ave Republicæ morituri te salutant ».

Salut République, ceux qui vont mourir te saluent.

Alexandre DUPUIS,

Vice-président
de l'Amicale des Instituteurs.

AVIS IMPORTANT

Mlle NONGE

à l'honneur de porter à la connaissance DES FAMILLES de Saint-Denis et des Quartiers que devant la fermeture du Collège DODU et sur la demande des parents, elle ouvrira à compter du 1^{er} Octobre prochain son PENSIONNAT DE JEUNES FILLES, Rue du Barchois.

Les Elèves y trouveront comme par le passé une solide instruction.

LES GLORIEUX INSTITUTEURS

Savez-vous combien d'instituteurs sont partis au feu, depuis le commencement de la guerre, accomplissant tous héroïquement leur devoir? M. Raymond Thamin nous le dit au cours de la dernière étude qu'il consacre, dans la *Revue des Deux-Mondes*, au rôle glorieux de l'Université de France.

Trente mille !... Et il se trouve que la première victime de l'attaque allemande, le caporal André Peugeot, tué traîtreusement par un officier ennemi, le 2 août, alors que la guerre n'était pas déclarée, était précisément un instituteur.

C'est ainsi que par un symbolisme douloureux, les maîtres d'école de France, dès avant l'heure fatale, répondirent par le sang de l'un des leurs, versé pour la patrie, à ceux qui avaient mis en doute leur patriotisme, dans la violence de nos luttes quotidiennes.

« On les jugeait, écrit M. Thamin, d'après les manifestations tapageuses qui n'engageaient que ceux qui sy livraient, et qui, eux-mêmes étaient le plus souvent des esprits généreux, grisés par le vin des idées. Ceux qui les fréquentaient ne doutaient pas d'eux et eussent prédié que de la fougue même de leur nature jaillirait de l'héroïsme : les plus épris de paix n'auront contre ceux qui ont déchainé la guerre que de plus saintes colères. C'est ce qui est arrivé. »

Fanatiques de justice, de droit, d'humanité, les instituteurs comptent parmi les plus rudes ennemis des gens qui foulèrent au pied ces choses saintes. De ceux qui lurent les yulicalistes, les mieux connus, Chalopin, Befry, Grea, sont morts les premiers. Chaque jour s'allonge la liste funèbre de ces vaillants tombés pour la France, et cette admirable phalange de pacifistes soudainement transformés en soldats, mérite à chaque instant davantage la reconnaissance nationale.

On se souvient du noble témoignage du colonel Driant. On sait avec quelle émotion l'Académie a rendu hommage aux héros de l'école primaire. Et il ne faut pas oublier ces paroles d'un de nos meilleurs généraux : « Les instituteurs ?... Tous des poilus, des patriotes, toujours prêts au grand sacrifice ! »

C'est avec un légitime orgueil qu'au lendemain de la guerre ils pourront revenir s'asseoir dans leur modeste chaire. Et si, ce jour-là, l'humble salle d'école semble plus lumineuse que de coutume, c'est qu'elle sera éclairée par un rayon de gloire et d'honneur, rapporté des champs de bataille par le maître.

H. J.

AVIS

Madame Ch. LAURENT, professeur d'Anglais s'étant aperçue de la difficulté que les élèves ont à passer leurs examens en Anglais, a ouvert un cours de leçons de répétitions dans cette langue. Prix modéré.

Prière à ceux qui voudront s'y joindre de se faire inscrire avant la rentrée, car Mme Laurent ne peut recevoir qu'un nombre limité d'élèves de chaque classe.

Mme LAURENT continue aussi comme par le passé à recevoir comme pensionnaires les enfants de la campagne qui ont à poursuivre leurs études à Saint-Denis, *Instruction et Education soignées*. Les pensionnaires ont toujours l'avantage d'avoir la pratique de la langue anglaise, des leçons de Barbotine et de Peinture gratuitement.

S'adresser

N° 159. Rue du Conseil

ETUDE DE M^e JEAN DUCASTAING
NOTAIRE à ST-BENOIT

—*—

Adjudication Volontaire

Il sera procédé le Jeudi 21 Septembre 1916 à une heure de l'après-midi en l'Etude et par le ministère de M^e Jean Ducastaing notaire à Saint-Benoit à la vente volontaire aux enchères publiques d'un immeuble bâtis à St-Benoit rive gauche de la Rivière des Marsouins sur la mise à prix de francs 8.000

NOTA : Le dit immeuble par suite d'un droit à une prise d'eau de la Rivière des Marsouins se prête parfaitement à l'installation d'une fécalerie, moulin à maïs, ou usine électrique.

Pour plus amples renseignements s'adresser au dit M^e Ducastaing.

On traiterait à l'amiable jusqu'au jour de la vente.

Service Funèbre

—«O»—

C'est hier, Jeudi, qu'a eu lieu à la Cathédrale le service que nous avons annoncé pour le repos de l'âme des soldats tués dans la présente guerre. La Cathédrale était en grand deuil et une foule immense et recueillie a assisté à la cérémonie.

Le Commerce avait fermé et les drapeaux des édifices publics étaient en berne.

NOS RÉUNIONNAIS A LA GUERRE

—»O«—

La Mort d'un Brave

—»O«—

M. Louis Dupuy

—»O«—

La sinistre moissonneuse a pris sa faux. Cinq ou six de nos généraux sont morts, face à l'ennemi, des colonels, des capitaines, tous sont tombés en pleine gloire, dans le tumulte des batailles de Géants que la France livre sur sa frontière souillée par les casques à pointes. La Réunion a sa part dans l'immortel et magnifique holocauste offert sur l'hôtel sanglant de la Patrie. C'est avec une douloureuse émotion que nous avons appris la mort du jeune Louis Dupuy, fils de M. Inel Dupuy, le chef de Gare de St-Denis que tout le monde connaît. Notre compatriote, espoir des vieux jours de son père, est tombé, fauché en pleine jeunesse, à l'orée des plus belles espérances. Il est mort en brave. Il a donné l'exemple magnifique à d'autres qui brûlent d'accomplir leur devoir, tout leur devoir...

Il a bien fait. Dors en paix jeune enfant, sur cette terre de France que tu as arrosé du plus pur de ton sang. Ton nom ne s'effacera pas de nos cœurs ni de notre souvenir. La Réunion est fière de toi. Elle n'est pas une ingrate. Lorsque la guerre aura fini de faire retentir sa voix infernale sur le monde apaisé, il y aura tout le Pays pour commémorer ton souvenir, ton nom figurera sur une plaque de marbre et les générations de l'avenir diront en le lisant : « Ce fut un brave. Il était de ceux de 1914. »

A ton père à ta mère, à tous ceux qui sont tiens nous offrons avec nos condoléances l'expression émue de notre fierté et de notre orgueil.

La Mort du jeune Dupuy

125 (Le Progrès 13 novembre 1914)

La lettre d'un brave—Dans les tranchées.

—»O«—

Nous sommes autorisés à donner à propos de ce que nous avons raconté sur le jeune fils du sympathique chef de gare de St-Denis, M. Inel Dupuy, les renseignements suivants sur la disparition et la mort de notre jeune compatriote.

Le 9 Aout, le jeune Dupuy écrivait à Madame Saunier une lettre toute vibrante de patriotisme.

Nous y lisons par exemple ceci : « A 2 jours maintenant de la frontière (car le 55e se dirigera sur Belfort Meirocourt), je n'ai pour ma part aucune crainte à faire face maintenant à nos ennemis à la frontière. Tous soldats et gradés nous sommes pénétrés de l'idée de vaincre... je suis heureux d'avoir 21 ans et de disposer de tous mes membres à cette heure tragique. Plus de partis mais qu'une idée. »

Cet enfant qui parle le langage d'un homme, d'un bon Français et d'un soldat nous honore...

Le jeune Dupuy assiste à la bataille du 20, 21, 22 Aout à Charleroi. Son jeune ami Marcel Dhort n'entend plus parler de lui à partir de ce moment. Il écrit ceci, à la date du 13 septembre, à son parent M. Dupuy : « Inutile de vous dépeindre mon inquiétude de ce que votre fils ne m'ait plus donné signe de vie depuis sa dernière lettre datée du 6 Aout. »

« Chère famille, je puis me tromper, mais j'appréhende un dénouement fatal. »

Une page plus loin, Marcel Dhort écrit enfin : « A la tombée de la nuit, profitant d'une accalmie, le Général du corps d'armée a ordonné de relever les blessés et d'établir des tranchées pour enterrer les héros morts et ... chère famille, l'Etre Suprême a voulu que ce fut une main compatriote et amie qui fit cette dernière et honorable tâche. En effet, c'est parmi tous ces cadavres que le courageux Boyer l'a ramassé avec soin, l'a baisé au front. Le colonel, l'adjudant Laurent et le capitaine du 55e tombés en même temps que lui ont été aussi ramassés par lui. »

Cette lettre est datée du 17 septembre, elle est signée, comme nous l'avons dit du jeune Marcel Dhort, le fils de l'estimé instituteur de Ste-Clotilde qui est mort il a quelques mois.

Ces détails sont navrants. Ils ne sont pas officiels car jusqu'à présent M. I. Dupuy n'a pas été touché de l'affreuse nouvelle. Mais il a bien voulu nous mettre au courant de tout ce qu'il a reçu au sujet de son fils. Nous l'en remercions de tout notre cœur.

Vous êtes prié d'assister à la Messe de Requiem qui sera dite à la Cathédrale le jeudi 19 courant, à 7 heures du matin, pour le repos de l'âme de

M. LOUIS DUPUIS

sergent-fourrier au 55me de ligne ;
mort glorieusement à Charleroi.

DE LA PART DE SA FAMILLE.

126 (Le Progrès 17 novembre 1914)

Mémorial

A Madame DUPUY

Il n'avait pas vingt ans... mais pour servir la France
Il quitta son pays, son Bourbon au ciel bleu !
A sa famille en pleurs, il dit comme espérance :
« Au Revoir, à bientôt ! ce n'est pas un adieu ! »

Là-bas, il salua la côte provençale,
Souriant à l'azur du ciel et de la mer,
Et se revit en rêve à son Ile natale
En embrassant à Aix son ami le plus cher !

Et Bébé fut soldat, Belle et noble carrière
Fait de sacrifice et d'abnégation !
Mais ce brave pleura... un soir que sa prière
Plus vive, s'envolait à la Réunion !

Exemplaire entre tous, il plût au capitaine
Qui lui témoigna vite un paternel amour.
Bébé fut caporal après six mois à peine :
La Provence et Bourbon fêtèrent ce beau jour !

Un an s'est écoulé... la France est inquiète.
L'Allemagne, soudain, cherche à nous menacer ;
En Belgique déjà l'audacieuse empiète :
Debout, Français, debout, il faut la repousser !

Entendez le tambour qui bat à fendre l'âme !
Aux appels du clairon, vite, ralliez-vous !
Au drapeau ! Au drapeau ! le Devoir vous réclame !
Lutter pour la Patrie : est-il un sort plus doux !

Epoux, père et fils, tous se lèvent en masse ;
Plus de foyer pour eux : c'est l'heure, il faut partir !
Une dernière fois, on pleure et on s'embrasse !
Femmes, mères, enfants, ah ! vous allez souffrir !

Et le chant du Départ, l'hymne la Marseillaise,
Retentissent des cœurs de ces vaillants soldats !
Chez eux, quel enthousiasme ! ô mon Dieu, qu'il te plaise
De les rendre vainqueurs malgré de durs combats !

Vingt jours que nos soldats luttent à la frontière !
Ils ont, en divers points remporté du succès :
La victoire d'Altkirch a brisé la barrière
Qui séparait jadis Alsaciens et Français !

Après un vif combat, charge à la baïonnette,
Nous venons de rentrer à Mulhouse en vainqueurs !
En marche sur Strasbourg ! écoutez la trompette :
Qui sonne le triomphe et retrempe les cœurs !

Et nos Belges, là-bas, sont remplis de vaillance :
Les Allemands vaincus en sont tout ébahis ;
Albert est décoré : Liège a fait résistance !
Mons, Namur, Charleroi, sont bientôt envahis.

Charleroi ! Charleroi ! trois jours des plus terribles !
Jours sans fin des vingt-deux, vingt-trois et vingt-quatre Août !
Et nos guerriers témoins de ces meurtres horribles
Pour venger le Pays, combattent jusqu'au bout.

Charleroi ! c'est bien là que nous allons en rêve
Suivre notre Bébé ! c'est là que le Devoir
Impérieux l'appelle... et Bébé dit sans trêve :
« Adieu ! Bourbon... Maman !... [ce n'est plus au Revoir ! »

Adieu ! oui, cher enfant, l'heure est pour toi fatale :
Demain ta jeune vie en sa fleur va flétrir !
Tu ne reviendras plus en la terre natale ;
Redis-nous ton adieu... [puisque tu dois mourir !

Demain... Réveil affreux ! attaques violentes .
Parmi tous nos Français, combien déjà sont morts !
Bébé succombe aussi dans ces luttes sanglantes,
Couché près de ses chefs, tous du quinzième corps.

Bébé ! repose-toi sur ce sol que j'honore,
En Belgique où les cœurs sont tous nobles et francs !
Ici, je veux des fleurs en gerbe tricolore
Pour orner ton image, amour de tes parents !

ALICE ROUFLI.

LE FILS DUPUY NE SERAIT PAS MORT

M. Norbert Deltel, contrôleur des douanes, a reçu de son fils, le caporal Alfred Deltel, une lettre datée du 29 octobre, dans laquelle il lui disait textuellement ceci : « J'ai vu Dupuy, le fils du chef de gare, il est en bonne santé ».

Cette lettre est du 29 octobre et la bataille de Charleroi où le jeune Dupuy avait été soi-disant tué est du 7/9 septembre.

AU CHAMP D'HONNEUR

Nous apprenons la mort du jeune Mantovani, fils de l'ancien professeur de piano bien connu et de Messieurs Peyron, fils de l'ancien receveur de l'enregistrement. Le fils de M. Lachèze a aussi été blessé dans une des dernières batailles.

RENSEIGNEMENT

INEXACT

Nous avons annoncé, hier, que les jeunes Peyron, fils de l'ancien Directeur de l'Enregistrement, étaient morts. Le renseignement est inexact. Nous pouvons dire qu'aucune nouvelle de ce genre est arrivée à la famille de ces jeunes gens.



130 (Le Progrès 18 novembre 1914)

Monsieur le Commandant Sauvage

Le Commandant Sauvage, parent du Dr Le Siner et de M. Albert Foucque, bien connu ici, a été blessé. Il a reçu un éclat d'obus qui lui a broyé sa lorgnette, une balle dans le bras et une autre qui lui a tracé un sillon au dessus de l'oreille.

131 (Le Progrès 18 octobre 1914)

CAMILLE DUPARCHY

Le fils du sympathique fonctionnaire des Douanes, en retraite, au Port, se trouvait près d'Arras, en juin, dans une tranchée, quand il fut blessé d'un éclat d'obus en pleine figure ; baigné de sang, il dut être évacué sur l'ambulance la plus rapprochée ; au départ du courrier, il souffrait encore beaucoup de l'œil droit.

BABET ROCH

C'est un jeune soldat de la classe 1912, on annonce son retour des Dardanelles à Toulon où il dut subir l'amputation du bras droit.

Babet Roch est originaire de la « Grande-Ravine », Possession.

Félicitations.

NOTRE MOBILISATION

A ce propos notre député Boussenot s'est exprimé en ces termes dans une lettre au Ministre.

Je suis, M. le Ministre, d'autant plus à mon aise, que je n'ai jamais été partisan vous le savez d'une levée en masse des contingents créoles. C'est ainsi, je me plais à vous le rappeler, que je me suis refusé avec mon collègue et ami, M. Gasparin, de signer l'amendement de M. Diagne, amendement déposé le 1^{er} Avril dernier au projet de loi relatif au recrutement, et entraînant l'appel des classes 1899 à 1916.

LE PRIX D'UN BŒUF

Un journal local dans une démonstration qu'il fait sur le prix de la viande de bœuf et sur le bénéfice que peut laisser une boucherie fixe le prix d'un bœuf à 120 francs. Or un bœuf coûte non pas 120 fr. mais 170 fr. C'est le cours du moment cours que l'on peut encore voir mentionné dans le dernier numéro du « Bulletin » de la Chambre de Commerce.

C'est assez dire que la démonstration en question pêche parla

Nos Créoles sur le Front

Petite-Ile (St Pierre) 1er lévrier 1916

Monsieur le Directeur,

J'éprouve une profonde admiration pour les vaillantes troupes de la Mère patrie qui défendent, au prix de leur sang, la Justice, l'Humanité et le Droit, tout en soutenant magnifiquement leur vieux renom de vaillance et d'héroïsme ; mais mon cœur de créole palpite et vibre de joie lorsqu'une action d'éclat et une distinction toujours bien méritée attirent l'attention sur l'un de nos compatriotes.

C'est pour associer la population toute patriotique de notre Ile bien-aimée à ma joie que je vous prie de vouloir bien accorder l'hospitalité de votre estimable journal à la citation de l'ordre du jour que voici :

« Le caporal Joseph Calixte Bénard N° Mle 6.203, blessé à la cuisse en entraînant ses hommes à l'assaut le 26 7bre 1915, a refusé de quitter le rang malgré sa blessure et est décoré de la Croix de guerre. »

Agréez, Monsieur le Rédacteur, mes remerciements anticipés joints à mes civilités empressées.

Une ardente patriote.

M. Favalelli

Le capitaine Favalelli qui a succédé au capitaine Laguerre à la Réunion et qui partit avec la compagnie le lendemain de la déclaration de guerre vient d'être cité à l'ordre du jour dans les termes suivants :

« M. Favalelli Philippe Marie, officier de la légion d'honneur, capitaine au 45^{me} régiment d'infanterie coloniale, Excellent officier d'un dévouement inlassable a commandé pendant 4 mois un sous-secteur très délicat avec la plus grande énergie et a obtenu les meilleurs résultats des éléments placés sous ses ordres. Au cours de l'attaque du 28 Septembre 1915 a reçu trois blessures mais a refusé de se laisser évacuer et a continué à exercer le commandement de son bataillon dont tous les officiers avaient été mis hors de combat. Evacué le 3 octobre suivant est revenu prendre sa place au régiment sitôt après avoir été opéré. »

Questions des soldats réservistes

Nos compatriotes appartenant aux classes non territoriales ont été, je vous l'ai écrit, l'objet de la mesure que voici : Ils seront envoyés en Algérie et Tunisie pour y passer l'hiver. A la suite de cette mesure que j'ai fait connaître aussitôt que j'ai pu aux intéressés, j'ai reçu d'eux une quantité considérable de lettres pour me demander de les faire partir au plus tôt étant donné que le froid devenait assez vif. Je suis allé avec la Commission de la Marine à Marseille dimanche dernier, et je me suis rendu compte qu'il fallait ne pas trop presser les envois en Algérie en ce moment en raison de ce fait que des sous-marins allemands circulaient en Méditerranée, et que c'est triste à dire, tous les bateaux transportant des troupes ne pouvaient pas être accompagnés par des bateaux de guerre. J'ai donc prévenu immédiatement ceux de nos compatriotes qui demandaient avec insistance de partir en Tunisie ou en Algérie, de bien vouloir patienter quelques jours. Je les préfère savoir soumis à une température peu clémente que de les savoir exposés à rencontrer quelque sous-marin allemand, du reste, la délégation de la Marine après une étude approfondie a décidé d'inviter le ministre de la Marine à faire accompagner tous les transports de troupes par des contre-torpilleurs et à installer sur tous les transports des appareils de télégraphie sans fil, certains de ces transports n'en étant pas encore pourvus.

Envoi de Tabac aux Mobilisés

J'avais écrit au Ministre des Finances pour lui demander de bien vouloir autoriser la Réunion à expédier à ses enfants mobilisés, de petites quantités de tabac et cela sans payer les droits à l'importation. M. Alexandre RIBOT, ministre des Finances, m'a répondu par la lettre suivante dont je ne saurai trop vous engager à prendre attentivement connaissance.

Voir cette lettre dans notre numéro du 3 dernier.

Pour les mobilisés créoles, non territoriaux, qui se trouvent sur le front

29 Novembre 1915.

Monsieur le Ministre,

Je viens de recevoir d'un certain nombre de points du front des lettres émanants de mes camarades médecins et qui me signalant la situation particulièrement pénible qui est faite aux originaires des vieilles colonies par suite de la température.

Vous avez décidé, et je vous ai exprimé mes remerciements au moment où vous m'avez fait connaître votre décision de faire envoyer tous les mobilisés créoles en Algérie et en Tunisie pendant la durée de l'hiver, je viens donc vous demander de bien vouloir étendre aux mobilisés créoles qui sont dans la zone des armées, la mesure que vous avez prise à l'endroit de leurs camarades que les circonstances avaient jusqu'alors maintenus dans les dépôts du Midi.

Monsieur le Général Commandant en chef a fait renvoyer dans leurs dépôts aux fins de rapatriement tous les territoriaux créoles qui se trouvaient dans la zone de l'avant et cela en vertu de la circulaire ministérielle du 2 septembre qui en avait ainsi décidé.

Il n'y a donc en principe aucun obstacle à ce que la mesure qu'il a prise à l'endroit des territoriaux créoles soit suivie d'une mesure analogue concernant les mobilisés des vieilles colonies qui, raisonnablement, ne peuvent rendre aucun service dans les conditions de température où ils se trouvent déjà placés.

Confiant dans votre bienveillance, j'ai tout lieu d'espérer que vous répondrez favorablement à la demande que je vous adresse.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

Signé : G. BOUSSENOT.

Les Créoles en Algérie-Tunisie

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre particulière reçue de la Manouba (Tunisie).

La Manouba, 5 décembre 1915.

.....

Comme vous le savez, tous les Créoles en service en France ont été dirigés, avant l'hiver et sur la demande de M. Boussenot en Algérie-Tunisie. Tous les hommes de l'artillerie ont quitté leur ville de garnison respective le 20 Novembre et se sont embarqués à Marseille pour Bizerte le 22 au soir. Arrivés à destination le 24 les uns ont été dirigés sur la Manouba à quelques kilomètres de Tunis, les autres ont été affectés au 7^{me} groupe à Bizerte. Les artilleurs des 38^{me} et 19^{me} de campagne, ceux du 2^{me} de montagne sont ici, les camarades du 7^{me} d'artillerie ont été gardés à Bizerte.

La traversée de France en Tunisie s'est effectuée dans d'assez bonnes conditions, un torpilleur nous accompagnait et qui plus est le vice-amiral Guépratte se trouvait à notre bord. Il eut donc été bien difficile à un sous-marin boche de nous torpiller.

Je ne puis vous dire grand'chose des camarades de l'Infanterie et des autres armes. Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que nous avons trouvé les fantassins à Marseille et que ceux-ci y étaient depuis plusieurs jours. Sont-ils partis quelques jours après nous ? Ont-ils été envoyés en Algérie, en Tunisie, ? nous n'en savons rien.

Les Créoles qui se trouvaient sur le front et qui ne pouvaient se faire à la température du nord de la France ont été évacués. L'un d'eux, X., a été tué par un éclat de bombe quelques jours après son arrivée sur la ligne de feu.

Les camarades Leperlier et Selsis ont été versés ici dans l'artillerie de montagne — le premier appartient comme moi à la première section. Par contre les camarades de la montagne Russel, Verdin, Hoarau passeront sous peu à la campagne.

.....

Pour les Créoles

—»O«—

Les créoles iront passer leurs congés de convalescence dans leurs colonies d'origine.

M Gratien Candace, qui avait attiré l'attention du ministre de la Guerre sur la question, a reçu du département la lettre suivante :

Paris, le 4 janvier 1915.

Monsieur le Député,

Vous avez bien voulu, par lettre du 12 décembre 1915, appeler l'attention sur les créoles mobilisés à qui vous seriez désireux de voir accorder l'autorisation de se rendre dans leurs pays d'origine, au cours des congés de convalescence dont ils sont titulaires.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que l'intérêt de cette question ne m'avait pas échappé.

J'ai, en effet, décidé, à la date du 16 décembre dernier, que les militaires qui, avant la mobilisation, avaient leur résidence légale dans les colonies françaises et qui obtiendraient un congé de convalescence de deux mois et au-dessus, peuvent, sur l'avis conforme du médecin traitant, être autorisés à passer la durée de ce congé dans ces colonies.

Dans le cas d'autorisation, il ne sera pas accordé de délais de route, mais les frais de la traversée seront à la charge de l'État.

Agréez, M le Député, l'assurance de ma haute considération.

Pour le ministre et par ordre .

Le Contrôleur général chargé de la direction des services civils du cabinet du ministre.

Signé . G. BOON.

Pour les mobilisés réunionnais élèves aspirants

29 Novembre 1915.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous signaler la situation suivante :

En exécution d'une décision ministérielle en date du 18 octobre dernier, Monsieur le Lieutenant commandant la 32^e compagnie du 4^e colonial à Hyères a fait des propositions pour le grade de sous-lieutenant de réserve à titre temporaire pour sept mobilisés créoles candidats élèves aspirants.

Les dossiers ont été expédiés au commandant du Dépôt commun des 4^{me}, 34^{me} et 54^{me} régiments d'infanterie coloniale pour être transmis à votre Département. Depuis cette époque, aucune décision ne semble avoir été prise à l'égard des jeunes gens proposés par le commandant de la 32^{eme} compagnie. Par contre, je crois savoir que tous les candidats du 4^{me} des compagnies autres que la 32^{eme}, tous D'ORIGINE METROPOLITAINE ont été déjà dirigés, sans examen préalable, sur un centre d'instruction. A la suite de propositions dont ils avaient été l'objet, il en fut de même des candidats du 8^{me} colonial. Aucun candidat créole de la 52^{me} compagnie du 4^{me}, n'a vu sa proposition retenue.

Il semble qu'il y a eu là un oubli de la part du commandant du dépôt commun des unités visées plus haut. J'aime à penser qu'il y a là aucun oubli VOLONTAIRE, mais je suis surpris cependant que cet oubli ne s'applique exclusivement qu'aux jeunes gens régulièrement proposés par leurs commandant de compagnie originaire de la Colonie dont je représente.

Je vous prie, Monsieur le Ministre, de bien vouloir intervenir pour que les jeunes gens dont je viens de vous signaler la situation se voient dirigés au même titre que leurs camarades métropolitains sur le centre d'instruction de Toulon.

Je vous prierai de bien vouloir me tenir au courant de ce que vous aurez décidé et avec mes remerciements anticipés, je vous adresse, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments de haute considération.

G. BOUSSENOT.

COMMUNIQUE

—»O«—

Administration militaire

RAPPEL DE SOLDE

Les militaires créoles rentrés par l'ISPAHAN et ayant séjournés au Dépôts des Isolés de Marseille en octobre 1915, seront payés par la Gendarmerie du rappel de la différence de solde non perçue avant le départ de Marseille.

Les militaires embarquant sur le LOUQSOR et ceux de St Denis seront payés dans la matinée du jeudi 13 courant à la Gendarmerie de St-Denis.

Les militaires devant partir par l'OCEANIEN, vers le 22 ou 23 Janvier, seront payés, à la Gendarmerie de St-Denis, la veille et le jour de leur départ. Ceux venant passer la visite à St-Denis se présenteront à la Gendarmerie

Les autres militaires rapatriés par l'ISPAHAN et ne partant pas pour une raison quelconque (réformés, ajournés, en sursis, etc.) se feront connaître au plus tôt à la Gendarmerie de leur résidence actuelle qui assurera le paiement du rappel de solde le dimanche 6 février 1916.

A Saint-Denis le 11 Janvier 1916.
Le Capitaine Commandant
le Détachement de Gendarmerie

DEROCHE.

Arrivée du Courrier

Le « Bosphore » des M.M. a passé en rade mardi soir. On lui a envoyé un canot pour avoir la Poste, mais le steamer n'a pas cru devoir stopper pour cela.

Les correspondances ont été distribuées dès la matinée d'hier.

Les nouvelles que nous porte le « Bosphore » sont la confirmation des câbles que nous recevons quotidiennement.

Nous glanerons dans les journaux reçus, au fur et à mesure de notre publication, les relations sur la guerre les plus propres à intéresser nos lecteurs.

Fait sensationnel. Le « Bosphore » nous a ramené près de 400 Réservistes du contingent que dernièrement on nous enlevait et expédiait à Madagascar.

C'est l'incohérence légendaire de notre administration centrale qui continue.

Nous nous attendions à cela.

C'est, de plus, le corollaire de la levée de nos réservistes faite dans des conditions déplorables et humiliantes pour nous.

Par un sentiment patriotique qu'on comprendra, nous n'avons fait, à ce moment, entendre aucune critique. Mais vraiment nous ne pouvions cacher notre indignation de voir comment s'effectuait chez nous la mobilisation sans aucune des formes employées en pareille circonstance et observés même à l'égard des tirailleurs haoussas. On nous a traités moins bien que des sauvages.

Nos réservistes à la Caserne — où il n'y avait rien — couchèrent sur la paille de canne arrachée d'urgence des champs de Ste-Clotilde; souvent ils ne mangèrent pas à leur faim. Puis sans uniforme, sans fusil, sans souliers, on les entassa comme un vil bétail sur le pont d'un bateau et on les expédia à Madagascar. Maintenant... on nous les renvoie... tels quels...

Et cependant jamais population ne fut plus ardente à répondre à l'appel de la patrie en danger, jamais mobilisation fut accueillie avec plus d'enthousiasme...

Voilà notre récompense.